

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro, 50 c.  
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX  
13, QUAI VOLTAIRE

21<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 1033 — 27 Janv. 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE  
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



M<sup>lle</sup> ALBANI, du Théâtre-Italien. — (Dessin de M. Bocourt.)

Notre prochain numéro contiendra, à titre de prime à nos abonnés, une gravure exceptionnelle ayant la dimension d'un numéro tout entier développé.

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac — Nos Gravures : Albani; — Incendie de Saint-Ouen; — L'Hiver; — Les Démonstrations des softas à Constantinople. — Les Dieux qu'on brise, par Albert Delpit. — Courrier du Palais, par Petit-Jean — Le plus beau jour de la vie, par Nelly Lieutier. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Memento. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : M<sup>lle</sup> Albani. — *Les Trois Margot*. — Incendie de Saint-Ouen. — Grand-Opéra : *la Danse guerrière*. — L'Hiver. — A la Sublime Porte. — A Sainte-Sophie. — Revue comique. — Le Serpent de mer. — L'Intérieur de la tête de la statue de la Bavaria. — Échecs et Rébus.

## COURRIER DE PARIS

Il y a vingt ans, ni plus ni moins, que, par une froide matinée de janvier, un jeune étranger de bonne mine, parcourant le boulevard des Italiens, s'arrêta à la porte de la *Librairie Nouvelle*. Il regarda, hésita un instant; mais, faisant appel à son courage, il se ramassa sur lui-même, et, prenant son élan, il entra dans la boutique comme un écuyer entre dans un cerceau de papier.

Il faut avouer que dans ce temps-là il fallait être doué d'un certain aplomb pour entrer à la Librairie Nouvelle dans une intention autre que celle d'acheter des livres.

Non que les éditeurs ne fussent les plus aimables gens du monde, mais les deux Dumas, Balzac, Gautier, Méry, Gozlan, Lamartine, Roqueplan, avaient accaparé leurs rayons.

Le jeune étranger ne venait pas acheter des livres, il venait en vendre; ce n'était plus de l'aplomb, c'était de la folie.

Le jeune étranger sortit après une visite d'un quart d'heure; aucune émotion ne paraissait sur sa physionomie sympathique et pourtant, trois semaines après, un volume de lui apparaissait entre les *Amants du Vésuve*, de Méry, et le *Cas de rupture*, de Dumas fils. Ce volume s'appelait : *Palsembleu!* et était signé Gustave Claudin.

La destinée de ces trois livres est assez singulière. *Palsembleu!* fut épuisé dans le trimestre, ce qui était d'autant plus beau que le tirage de ces petits livres était énorme : c'était quelque chose comme dix ou douze mille exemplaires. Les employés de la librairie, Lecuir en tête, s'épuisèrent à épuiser les *Amants du Vésuve* et ce fut, dit-on, — je n'affirmerai rien de positif, je vous prie bien de remarquer que je dis : dit-on, et que ce mot : dit-on me met à l'abri de tout reproche, — or, ce fut, dit-on, l'auteur déjà à la mode du *Cas de rupture* qui épuisa son livre.

Il est vrai que c'était un livre bien singulier, si toutefois on peut appeler livre une histoire assez amusante, bâtie sur autre chose qu'une pointe d'aiguille. Le style en était cavalier, presque insolent, et contrastait un peu bien avec le sujet, qui semblait appartenir plutôt à Clairville qu'à l'auteur de *Diane de Lys*.

Mais il n'est pas facile de retirer un livre de la circulation, quelque regret qu'on ait de l'y avoir mis, et le *Cas de rupture* montre encore le bout de son nez dans toutes les bibliothèques d'amateurs.

Pour moi, je n'ai jamais cru que M. Dumas fils ait fait le moindre effort pour détruire cette œuvre de jeunesse.

Le sujet était léger, j'en conviens, mais le livre était bien fait; un académicien même n'aurait pas à en rougir. C'était gai, vif, bien troussé; on sentait que l'auteur avait pris plaisir à l'écrire.

Une petite débauché aimable n'a jamais souillé un galant homme, et que de grandes dames sont restées vertueuses après avoir été aux Porcherons!

A l'heure présente, les *Amants du Vésuve* ont disparu. Malgré tous mes efforts, je n'ai pu m'en procurer un exemplaire.

Le *Cas de rupture* est rare; mais, moyennant

5 francs, on trouve encore ce volume, qui se vendait 10 sous à son aurore.

*Palsembleu!* est encore plus rare et se vend 8 francs dans le commerce des livres recherchés, et encore le trouve-t-on difficilement si l'on n'est pas dans les bonnes grâces de M. Camille Grellet, le savant directeur du *Conseiller du bibliophile*.

Est-ce à dire que le volume de Gustave Claudin vaut mieux que ses deux compagnons? Ce n'est point cela que je veux prétendre. Je veux prouver tout bonnement que lorsqu'un livre, aussi petit qu'il soit, renferme des qualités de formes et des mérites *généiaux*, il a la vie dure.

Je pense que l'auteur de *Palsembleu!* serait devenu un romancier très-original si son caractère, ses goûts ne l'eussent porté à semer son originalité et son esprit qui, du reste, est bien à lui, aux quatre vents du ciel.

Tout le monde connaît ses chroniques pleines de boutades amusantes et neuves, et nos lecteurs ont dû remarquer bien souvent tout ce que Claudin dépense d'esprit et d'humour à propos du compte rendu d'un infime vaudeville qu'il n'a pas toujours vu.

Mais il en est des romanciers comme des maçons qui, après avoir gâché leur vie, éprouvent le besoin de revoir leur clocher; ils sont partis de la boutique du libraire et ils y reviennent quand même. Voici l'auteur de *Palsembleu!* qui fait comme les autres, et c'est bien tant mieux.

Son nouveau livre s'appelle : *Trois roses dans la rue Vivienne*.

M. Gustave Claudin est notre collaborateur, et l'on comprendra pourquoi nous ne donnons pas une analyse complète de son livre. En en disant tout le bien que nous en pensons, nous ne serions certainement pas suspect; mais nous dérogerions à nos habitudes, qui sont de signaler plutôt que de critiquer et de ne nous occuper des auteurs à succès que par les côtés qui appartiennent à la chronique.

En dehors d'une fable aimable et émouvante, de portraits tracés de main de maître, il y a dans les *Trois roses de la rue Vivienne* des chapitres si véritablement parisiens, que je ne puis résister au plaisir de couper le premier qui me tombe sous la main :

## LA PLACE DE LA BOURSE

UN DIMANCHE D'ÉTÉ

« On ne se doute pas de ce qu'est par un dimanche d'été la place de la Bourse, alors que tout le monde est parti pour la campagne. Ce coin si actif et si remuant de Paris est désert et silencieux comme le jardin des Capulets. Les boutiques et les magasins sont fermés; le monument grec lui-même est abandonné; on se demande ce qu'il fait au milieu de cette solitude. Ce temple païen, dont, pendant la semaine, les portiques et les galeries extérieures sont animés par une foule fiévreuse, ahurie, que le démon des affaires semble emporter, prend une physionomie triste et ridicule. Le concierge qui le garde profite de cet instant pour exposer sur une des marches les quelques pots de fleurs qu'il cultive et pour les arroser. Il procède d'ordinaire à cette opération dans le négligé le plus galant. Il est en manches de chemise, coiffé d'une calotte de velours et chaussé de pantoufles en tapisserie; on voit cela d'ici. On se demande comment il se peut qu'un temple, que n'aurait point dédaigné le maître des dieux, en soit arrivé, à cette heure désolée, à tomber au pouvoir d'un être prosaïque et burlesque, qui méconnaît sa grandeur, insulte à ses proportions, et se comporte comme s'il se trouvait dans une échoppe de savetier.

« L'ensemble de la place n'est pas moins triste à voir. A la porte de chaque maison se tiennent les malheureuses concierges, qui, retenues à leur poste, en sont réduites, pour prendre l'air, à s'exposer à la réverbération chaude de l'asphalte.

« On croit entendre chacune d'elles s'écrier comme Phèdre :

« Ah! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts.

« Les quelques arbres plantés autour du monument paraissent rabougris et fanés; les grilles qui les entourent semblent en faire les prisonniers de

la végétation. On devine que toutes ces maisons tautouées à l'extérieur d'enseignes de toutes dimensions et de toutes couleurs, sont abandonnées, et on se refuse à admettre que la vie reprendra le lendemain, dans ces parages absolument morts. »

N'est-ce pas qu'en lisant ça on étouffe et qu'on cherche son mouchoir pour s'essuyer le front?

~ Sans un magnifique steamer de deux ou trois mille tonnes, qui faisait la traversée de New York au Havre en neuf jours, et qui portait le nom de son armateur, Cornélius Vanderbilt qui vient de mourir, serait assez peu connu en France où l'on ne connaît rien.

C'était pourtant un citoyen assez remarquable que Cornélius Vanderbilt, qui abandonna la vie et en même temps une fortune évaluée à vue de nez à cinq cent cinquante-quatre millions de francs, gagnée à la sueur de son front et des fronts de plusieurs autres.

Le père de Cornélius était un simple ouvrier, qui faisait ses journées dans les îles de la baie de New York. Son fils voulut être marin. Il le plaça mousse à bord du brick *l'Érin*, commandé par un Irlandais brutal et ivrogne; Cornélius trouva le moyen de calmer son irascible patron, tant il montra d'intelligence, de bonne volonté au travail. Quand le mousse eut dix-huit ans, il acheta un tout petit bateau, puis un plus grand, puis un plus grand encore; enfin un jour il put se rendre acquéreur d'un vapeur, le premier, je crois, qui fit le service des petits ports de la baie.

Depuis ce jour sa fortune alla grand train, et Vanderbilt devint un citoyen considérable.

En dehors des secrets que possèdent les gens destinés à devenir millionnaires, Cornélius adopta une règle de conduite qui devait porter son nom au premier rang dans son pays, où le temps est le plus précieux de tous les trésors :

« Arriver avant les autres. »

Tout ce qu'un homme peut avoir de force, de volonté, de courage, d'intelligence fut employé par Vanderbilt pour rester fidèle à sa devise, et pendant soixante-trois ans il arriva toujours premier.

Prompt à concevoir, prompt à exécuter, il devança presque le progrès.

A peine avait-on parlé de chemins de fer que Vanderbilt en avait fait construire des kilomètres. Lorsque la Californie fut inventée, les mineurs de Vanderbilt creusaient la terre, bien avant que la nouvelle fût parvenue en Europe, et Dieu sait si elle avait marché vite.

Quand la guerre éclata, l'ancien matelot offrit son fameux steamer au gouvernement; il en avait cent, mais il voulut donner le plus beau, celui qui avait rendu son nom universel, le plus grand bateau connu, enfin le bateau qui lui avait coûté un million de dollars.

~ L'Amérique a pris le deuil à la mort de Cornélius, qui fut un homme de bien, et l'on s'est pris à raconter avec attendrissement la *Légende des Trois amis*, oubliée depuis longtemps.

Quand il était matelot, Cornélius s'était lié avec deux garçons de son âge, mais de positions tout à fait différentes.

L'un était le fils d'un homme relativement riche, commerçant établi et bien famé; l'autre possédait un peu de bien et une éducation rare à cette époque en Amérique. L'un se nommait Astor, l'autre Stewart.

Comment les trois jeunes gens se rencontrèrent-ils? On l'ignore absolument. Ce qui est certain, c'est qu'ils étaient du même âge et qu'ils sont morts la même année.

Leur amitié n'était pas excessive; ils se voyaient dans la vie comme s'ils s'étaient donné rendez-vous d'avance; il n'y eut jamais entre eux ni services rendus ni dévouements prêtés; ils se fréquentaient rarement, mais régulièrement; ce qui les réunissait était tout simplement la religion du dollar.

A eux trois, ils ont laissé plus d'un milliard.

Astor, le plus pauvre, laisse deux cents millions.

Comme ça doit être dur de mourir en laissant tout cela, puisqu'il paraît que c'est dur même lorsqu'on ne laisse rien!

~ Mais pourquoi parler des morts de l'autre monde? N'avons-nous pas les nôtres?

Eugène Chapus, le fondateur du *Sport* et son principal rédacteur, Chapus, que Léon Gozlan appelait l'ami de toutes les délicatesses et l'homme de toutes les élégances, a été enterré par une foule attristée.

Eugène Chapus était une figure parisienne.

Tout le monde a vu passer cent fois sur le boulevard un grand homme élégant et noir, vêtu à la manière de Barbey d'Aurevilly ou des héros de Gavarni : c'était Chapus, facile à reconnaître à son teint bistré et à ses cheveux crépus, rangés en « coup de vent ». Cet aimable homme, fort beau jadis, était très-vieux, — soixante-dix-huit ans, je crois, — et personne, à Paris, dans les lettres ou dans le monde, ne se rappelle avoir vu une seule fois ses lèvres veuves de leur éternel sourire. Bien peu de gens se rappelleraient avoir entendu, surtout de ces mêmes lèvres, des paroles qui ne fussent des amabilités ou des compliments.

Malgré tout cela, Chapus n'était pas banal et son secret était des plus simples; il avait bien voulu nous le communiquer un jour que nous lui demandions comment il faisait pour être aimable avec tout le monde.

— Oh! c'est bien simple, avait répondu l'excellent homme, je ne cause qu'avec les gens que j'aime.

— Bon; mais les autres?

— Les autres, je leur parle, ce qui n'est pas la même chose.

— Mais ceux que vous détestez?

— Je leur parle plus poliment, voilà tout.

~ La vérité, c'est qu'il ne détestait personne, parce que, sous les apparences d'un causeur frivole, Chapus était un vieux philosophe revenu de tout, qui, après avoir bien pesé les hommes, savait qu'ils sont tous les mêmes à peu de chose près, et que ceux qui pèsent le plus sont aussi les plus embarrassants.

Sa grande joie, en ses dernières années, était de trouver des modes nouvelles ou de nouveaux arrangements pour la toilette des femmes.

Il faisait autorité dans la matière, et nul ne s'entendait mieux que lui à relever une jupe sur le papier, à décrire les bouillonnés et les tuyautés, les tulles et dentelles, les failles et le velours.

Lorsque, par aventure, on le félicitait, il était fort heureux et répondait :

— Oui, je m'occupe avec grand soin de la toilette de nos mondaines; je leur donne de petites idées, de petits renseignements.

Et le vieux lion, secouant tristement ce qui lui restait de crinière, ajoutait avec son bon vieux sourire :

— Je n'ai plus que ce moyen de leur être agréable.

~ Encore une autre figure aimée qui disparaît du boulevard.

Le colonel baron Rosetti, des cuirassiers, après avoir bravé la mort « en vingt combats, » comme disait Béranger, vient de s'éteindre, non pas tranquillement, le brave officier n'avait jamais rien fait tranquillement dans sa vie et il n'allait pas commencer si tard, mais il est mort en homme qui a la conscience nette et qui a la conviction d'avoir accompli noblement tous les devoirs de la vie, et aussi en homme qui a trop souvent plaisanté la mort pour avoir l'air de la craindre au dernier moment.

Rosetti était fils du général Rosetti, du premier empire; mais il avait été surtout colonel du 2<sup>e</sup> lanciers, et l'on disait les lanciers Rosetti comme on disait les dragons Nansouty ou les hussards de Juniac.

Rosetti aimait fort à parler de son père, pour le souvenir duquel il avait une grande vénération.

Voici une anecdote qui, toute petite qu'elle soit, peint bien l'homme et le temps.

Sous la Restauration, le général avait amené son fils, bambin de sept ans, à la Gaité. Dans la loge voisine se trouvait Martinville avec ses deux petits neveux. Pendant l'entr'acte, le journaliste donne des oranges à ses neveux et les engage à en offrir à leur petit voisin qu'il ne connaissait pas le moins du monde.

A la vue du fruit offert, le petit Rosetti avance la main avec un empressement bien naturel à son âge; mais avant qu'il l'ait touché, il reçoit une splendide tape sur les doigts, et en même temps la voix dure du général fait entendre ces paroles peu engageantes :

— A bas les pattes, glouton!

Le journaliste légitimiste blessé de voir sa politesse si mal reçue, dit d'un ton sec :

— Monsieur, cette orange n'est pas empoisonnée.

— En ce cas, monsieur, s'écrie le général d'une voix foudroyante, elle n'est pas comme votre plume!

~ Le colonel était, comme son père, peu endurant; mais il avait ses moments de mansuétude.

Sous le règne de Louis-Philippe, une manière d'émeute éclata à Provins, ville calme par excellence. Pourquoi? Je ne l'ai jamais su. Peut-être une augmentation dans le prix du pain ou une diminution dans le salaire des ouvriers de quelque fabrique.

Le sous-préfet, après d'inutiles efforts, fit envoyer le capitaine Rosetti avec sa compagnie de cuirassiers pour dissiper les rassemblements.

Rosetti arriva sur la place ameutée, et fit tout d'abord rentrer les sabres aux fourreaux, bien décidé de se contenter de charger avec les dragonnes, si l'on arrivait à une extrémité.

Avant d'écraser le peuple, comme on disait alors, le brave officier descendit de cheval et, seul au milieu des émeutiers, il se mit à les haranguer comme il suit :

— Mes bons amis, je vous connais; vous êtes des braves gens qui n'êtes pas contents, et vous avez peut-être raison, mais vous n'avez pas raison tout de même, parce que votre rébellion ne servira à rien. Je vais être obligé de vous charger, ce qui m'ennuiera beaucoup, mais je ne connais que mon devoir. Mes hommes, qui ne connaissent que leur consigne, vont taper comme des sourds, ce qui les ennuiera aussi beaucoup. Ceux qui seront écopés seront très-ennuyés également et leurs femmes encore davantage, et tout ça pour rien. Rentrez donc chez vous, vous ferez joliment mieux, et tout le monde sera content.

Les émeutiers allaient se rendre à ces raisons simples, mais excellentes, lorsqu'un quidam eut une bien malheureuse idée; il passa derrière le bon capitaine et lui lança sous les reins un coup de pied des mieux appliqués.

~ Ce sinistre farceur prit la fuite, ce qui n'était pas bête; mais il crut se mettre à l'abri en grim pant au haut d'un arbre, ce qui était stupide, par cette bonne raison que c'était se reconnaître coupable du méfait et que l'asile était des moins sûrs.

La foule se mit à rire et à huer la troupe.

Rosetti, calme comme le Destin, fit signe à un cuirassier alsacien dont il connaissait le zèle dans le service.

— Schmit, ici.

— Voilà, capitaine.

— Sors ton sabre.

— Voilà, capitaine.

— Tu vas rester à cheval au pied de cet arbre jusqu'à ce que je revienne.

— Bien, mon capitaine.

— Si ce chenapan bouge, tu le tueras comme un chien.

— Bien, mon capitaine.

Rosetti s'élança à cheval et entraîna ses hommes dans un formidable galop.

Dix minutes après on aurait cherché en vain un citoyen dans les rues de la ville des roses.

Ce que voyant, Rosetti s'en alla diner tranquillement, prit son café et alla passer sa soirée chez une patricienne qui était sympathique à l'armée.

Le lendemain, en faisant l'appel, il remarqua comme tout le monde que le cuirassier Schmit ne répondait pas à son nom. C'était un fait si extraordinaire que l'absence du brave Alsacien, que le capitaine se rappela soudain la faction que la veille il avait infligée au fidèle cuirassier. Il avait oublié son soldat, son coup de pied et son insulteur.

Il s'élança hors du quartier et arriva bien vite à l'arbre.

Là, un spectacle risible et navrant s'offrit à sa vue,

le brave Schmit était toujours en selle; mais il paraissait éreinté.

L'insulteur, assis sur sa branche, pâle comme un mort, cherchant à apitoyer son gardien qui, à toutes ses supplications répondait :

— Si tu puches, tu es mort.

Rosetti éclata de rire et renvoya le soldat au quartier.

— Descends, dit-il à l'insurgé.

— Mais, capitaine... balbutia le pauvre diable.

— Descends ou je monte te chercher.

L'homme descendit.

— Tiens, lui dit Rosetti en lui donnant 40 francs, voilà pour ta nuit, c'est plus qu'elle ne vaut. Maintenant, qu'aimes-tu mieux? Que je te livre à la justice ou que je te rende ton coup de pied?

— J'aime mieux le coup de pied, fit l'homme tremblant.

Le capitaine allongea sa formidable botte de cuirassier, mais sans colère, mollement, et il dit :

— Tiens! et encore c'est parce que je ne veux rien avoir d'un drôle comme toi.

~ On se figure sans peine l'impatience qui s'empare des porteurs d'obligations de la ville de Paris les jours du tirage des gros lots.

La plupart de ces braves gens attendent avec anxiété les caprices du sort. Ils n'ont acheté des obligations de la ville de Paris, qui donnent des intérêts bien moins rémunérateurs que ceux de la rente, que dans l'espoir de gagner un lot.

C'est une loterie normale, sans danger réel, mais enfin c'est la loterie. Si la mère Cibot vivait encore, elle serait obligataire de la caisse municipale.

Samedi donc on attendait avec impatience, et les obligataires ne voyaient rien venir.

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Le préfet mordait sa moustache d'impatience, les garçons allaient et venaient d'un air inquiet: il était évident qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

Il se passait, en effet, quelque chose, mais qui, en somme, n'avait rien de particulier.

Pour la moralité de la chose, MM. les conseillers sont détenteurs des clefs de la roue; or, un de ces honorables, de service ce jour-là, avait oublié le tirage, comme Rosetti avait oublié son soldat, et il avait la clef dans sa poche.

La grande question était donc de savoir où la poche du conseiller pouvait bien se trouver ce jour-là.

Chercher eût été long et indiscret; on a dû trancher le nœud gordien, c'est-à-dire faire sauter la serrure.

Molière aurait dit :

« Où diable l'effraction va-t-elle se nicher! »

~ Un avis à MM. les députés.

Pendant la séance, quelques-uns d'entre eux ont l'habitude de griffonner sur leur buvard. Qui fait des portraits, qui des charges, qui des discours ou des réflexions philosophiques, qui des vers; l'homme n'est pas *Parfait*.

Or, on ne sait jamais ce que devient le vieux papier; ses destinées sont étranges. Je n'en veux pour preuve que le hasard qui a mis entre mes mains le *sous-main* d'un honorable.

Ce papier est littéralement couvert de quatrains; il y en a de durs, de doux, de bons, de méchants, de sombres; il y en a tant, que Pibrac lui-même en serait humilié.

J'en publierai un au hasard. Si l'auteur proteste, j'en prendrai deux; s'il y a des jaloux, j'en prendrai trois.

Voici, en attendant, un sixain, pour commencer

Lorgeril, orateur naïve,  
A des mots parfois très-mordants;  
Du Temple même d'un feu rare  
Colore ses discours ardents;  
Mais les discours de d'Anlejarre.  
Trouvez-moi donc de l'ait dedans!

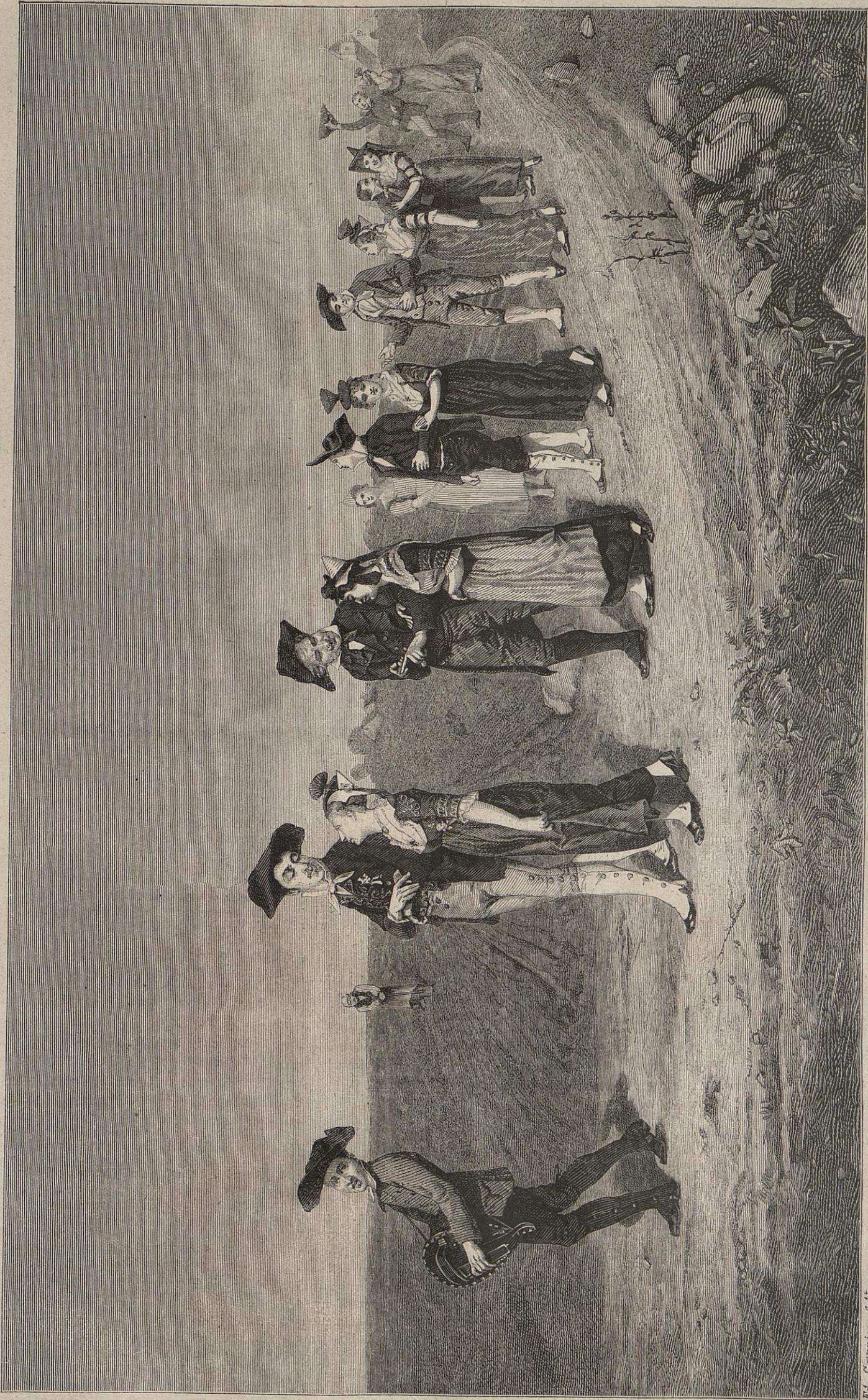
JULES NORIAC.



LES TROIS MARGOT, de MM. Bocage et Chabrilat, musique de M. Grisart, représentées au théâtre des Bouffes-Parisiens.



Incendie de la fabrique d'huiles de M. Schmidt, à Saint-Ouen, dans la nuit du 13 au 14 janvier. — D'après nature, par M. Vierge.



L. CHAPQAS

PERRET pinxt

Ed. Garnier del.

BEAUX-ARTS. — UNE NOCE BOURGUIGNONNE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

TABLEAU DE M. AIMÉ PERRET

Dessin de M. E. Garnier, d'après la photographie de MM. Goupil.

## NOS GRAVURES

## L'Albani

**T**OUT Paris redit aujourd'hui le nom de l'éminente artiste dont nous publions le portrait.

Son nom de théâtre, car l'autre, le véritable, est Lajeunesse.

A quoi bon porter celui-là sur l'affiche, quand la charmante cantatrice le porte dans sa personne ?

C'est à Albany, aux États Unis, que M<sup>lle</sup> Lajeunesse chanta en public pour la première fois. Elle prit la cité pour marraine. Le baptême lui a porté bonheur.

Ses succès ! L'écho les proclame et la critique les acclame.

Quant à l'artiste elle-même, nous ne croyons pas la pouvoir mieux faire connaître à nos lecteurs qu'en empruntant à notre collaborateur Pierre Véron ce portrait qu'il en a tracé :

Victor Hugo a écrit quelque part ces admirables vers :

Car rien n'est si puissant que deux petits bras morts  
Pour tirer promptement les mères dans la tombe.

L'Albani donnerait envie de retourner le distique et de dire :

Car rien n'est si puissant que deux charmants bras blancs  
Pour tirer promptement les scènes de la tombe.

Le Théâtre-Italien en sait quelque chose.

Elle a paru, et le malade a été ressuscité.

Elle a paru souriante, printanière. Et, sans effort comme sans charlatanisme, elle a conquis le public parisien, si difficile à dompter, si facile à charmer.

Toutes les fois que j'ai entendu la Patti, elle m'a fait involontairement songer à ces boîtes à musique dont les Genevois ont perfectionné la fabrication.

Oh ! une boîte de premier choix, avec des engrenages d'acier poli, d'or fin même, si vous voulez. J'irai jusqu'à vous accorder les huit rubis que font valoir toutes les réclames d'horlogerie.

C'est un mécanisme ajusté, raffiné, vacansonné.

Mais c'est un mécanisme.

L'Albani, au contraire, me fait songer à une harpe éolienne.

Il semble que le souffle de l'inspiration vienne faire vibrer les nerfs harmonieux de cette organisation délicate, comme le souffle du vent venait faire vibrer les cordes mystérieusement mélodieuses du légendaire instrument.

Ce qui me captive dans ce talent, c'est la sincérité.

L'Albani paye toujours cœur comptant.

Les malicieuses, les vieilles du métier, ont des doubles-fonds où elles cachent les lésineries qu'elles font sur elles-mêmes. L'Albani ne s'économise jamais.

A tel point qu'après chaque représentation, elle expie, par une surexcitation malade, la dépense qu'elle a faite en artiste loyale qu'elle est.

N'essayez pas de lui conseiller de *liarder* sur les notes ou sur les élans. C'est comme si vous aviez demandé à Dumas père de prendre un livret à la caisse d'épargne.

Et puis, c'est si beau la jeunesse qui croit et qui palpite !

Comme cela vous a réveillé du premier coup ce vieux blasé de Paris !

L'Albani, quand elle se fit entendre, il y a quelques années, n'était encore qu'un crépuscule. C'est une matinée ensoleillée aujourd'hui.

Une matinée d'avril... et d'un avril comme on n'en voit pas, puisqu'il a en même temps les fleurs et la moisson.

PIERRE VÉRON.

## L'Incendie de Saint-Ouen

**D**ANS la soirée du 13 janvier, entre huit et neuf heures, le ciel s'était subitement embrasé au nord de Paris. Des quais et des grands boulevards on apercevait une immense colonne de flammes et de fumée qui semblait s'élever des Batignolles et que le vent poussait dans la direction de

l'est. Par instants, l'embrasement devenait plus intense et les nuages qui passaient sur Paris se coloraient en rouge vif.

Un terrible incendie venait d'éclater dans la commune de Saint-Ouen, encore sous l'impression du sinistre du 30 décembre dernier. La vaste fabrique d'huiles de MM. Schmidt et C<sup>o</sup> était la proie des flammes, qui parcouraient avec une effrayante rapidité les divers magasins, rencontrant partout des aliments. Vers onze heures du soir, l'huilerie, complètement brûlée, offrait un spectacle saisissant. C'est un bâtiment de trois étages, percé sur sa façade de trente-six doubles fenêtres. Les hauts murs noirs se découpaient sur l'horizon à demi-éclairé, tandis que par les soixante-douze ouvertures étincelaient, comme autant de fournaises, les reflets de la gigantesque lampe formée par la toiture, les planchers et les meubles brûlant, effondrés au milieu d'un lac d'huile incandescente. Sur le sommet, des poutrelles de fer rouge se tordaient comme des serpents de feu. A onze heures et quart, grâce aux torrents d'eau versés par les trois pompes à vapeur et une trentaine de pompes à bras, et à l'énergique concours des pompiers et des troupes de Saint-Denis, tout danger pour les usines voisines avait disparu.

Les pertes matérielles sont considérables ; on les évalue à près de 1,800,000 francs, couverts en grande partie par des assurances.

## Les démonstrations des softas à Constantinople

**Ç**EN est fait ! La conférence de Constantinople vient de finir, sans aucun résultat. Malgré les efforts et les sages conseils des représentants diplomatiques des grandes puissances, la Turquie vient de repousser carrément toute proposition tendant à améliorer le sort des chrétiens en Orient. Le parti fanatique triomphe. Les softas de Constantinople n'ont pas peu contribué, par leurs démonstrations bruyantes, à pousser le gouvernement de la Porte dans cette funeste voie. Ces softas, ou étudiants, se sont toujours fait remarquer par leur esprit turbulent et personnel. On doit se rappeler qu'ils contribuèrent puissamment à la chute d'Abdul-Aziz en mai dernier. Plus récemment, lors de la guerre de Serbie, un grand nombre d'entre eux, se formant en bataillons de volontaires et portant à leur tête les étendards verts du prophète, combattirent dans les rangs de l'armée d'Abd-ul-Kerim, autour d'Alexinatz et de Deligrad. A leur rentrée à Constantinople, ces volontaires, enivrés par leurs derniers succès, excitèrent encore davantage leurs compagnons à la guerre sainte. Ce n'étaient tous les jours que démonstrations. Tantôt, se prosternant sur les dalles des mosquées, ils invoquaient Allah à grands cris, demandant l'extermination des infidèles. D'autres fois, ils se rendaient devant les palais des ministres favorables au parti de la guerre et leur faisaient de bruyantes ovations.

Espérons cependant que leurs vœux ne seront pas exaucés, et que la Turquie ne gardera pas jusqu'au bout son funeste entêtement. Que cette puissance compréhensive bien que, seule et abandonnée de tous, elle va se trouver en présence d'un ennemi redoutable, et qu'elle se rappelle qu'en 1827, les puissances européennes lui imposèrent, après la victoire de Navarin, la paix et le repos, encore plus nécessaires aujourd'hui à l'Europe qu'à cette époque mémorable.

## L'HIVER — RENARD BLOQUÉ SOUS LA NEIGE

PAR KARL BODMER

**N**OUS avons en réserve, depuis quelques mois, ce paysage neigeux qu'on ne peut regarder sans frissonner, et il ne nous manquait que la venue des frimas pour en faire une belle actualité ; mais le brouillard de ces jours derniers qui semblait enfin les annoncer s'est envolé comme s'envole un nuage à fleur de terre, et à l'heure où nous mettons sous presse, le soleil brille comme aux premiers jours de printemps. — Pas de chance !

Mais si l'hiver n'existe pas dans la nature, il prendra au moins la place qui lui était réservée ici, et, en apparaissant sous la forme de la belle eau-forte de M. Bodmer, personne ne s'en plaindra.

C'est encore une de ces pages de sévère poésie qui se recommandent d'elles-mêmes, et la plume ne peut

avoir la prétention d'aider le burin du peintre de la grande nature, que ce soient des rochers ou des bois et les hôtes dont il s'est fait l'ami. Nous nous abstiendrons donc, laissant rêver autour de la retraite du fin matois, troublé seulement par le vol de l'oiseau sauvage, à moins que ce ne soit par l'artiste, qui ne traduit que ce qu'il a vu.

## LES DIEUX QU'ON BRISE

XXVIII

A. M<sup>me</sup> A. D.

D'aucuns cherchent à lire en l'âme du poète :  
Dans la mienne, c'est toi qu'on trouvera toujours,  
Car dans l'œuvre déjà nombreuse que j'ai faite,  
Ta trace est bien vivante, ô mes seules amours !

Je n'étais qu'un jeune homme ardent, brûlé de fièvre,  
Aussi fait pour le mal, hélas ! que pour le bien,  
Et je sentais monter l'amertume à ma lèvre  
De mon cœur attristé qui n'espérait en rien.

Et j'étais amoureux, pourtant, des nobles choses !  
Mais l'esprit de mon temps, fait de doute et d'effroi,  
M'empêchait de courir aux luttes grandioses  
Pour s'être appeanté trop brusquement sur moi !

La génération dont je suis, faible encore,  
Essayait à son tour de frayer son chemin...  
Je ne croyais à rien de tout ce que j'adore,  
Quand tu vins doucement me prendre par la main.

C'est toi qui m'as montré la route qu'il faut suivre :  
Car le but vers lequel je tente de marcher,  
Et que je toucherai si Dieu me laisse vivre,  
C'est toi qui m'as appris, ô femme, à le chercher !

Depuis l'heure où, jeté dans la bataille humaine,  
J'ai levé mon drapeau de poète chrétien,  
Dans chaque jour, rayonne une image : la tienne ;  
Dans chaque livre brille un doux reflet : le tien.

Quand le public railleur ou bienveillant écoute  
Le drame que ma plume avec fièvre écrivit,  
Qui dans la salle ardente ou muette se doute  
Qu'une part de ton âme en mon œuvre revit ?

Le travail quelquefois m'écrase de sa chaîne :  
Ainsi le laboureur se lasse bien souvent  
A creuser le sillon de la moisson prochaine,  
Dont les épis seront balayés par le vent !

Alors, tu m'apparais, fée aimée et charmante,  
Et le fardeau devient presque doux à porter,  
Car mon courage ancien me revient, et s'augmente  
Du courage nouveau prêt à toujours lutter.

On s'étonne parfois de l'ardeur indomptable  
Que témoigne, dit-on, mon labeur obstiné,  
Comme si le soldat qui se sent redoutable  
Pouvait fuir un instant le but qu'il s'est donné !

Qui donc, si ce n'est toi, toujours me reconforte ?  
Qui donc guérit le mal que les autres me font ?  
Qui donc pendant mes nuits de dur travail apporte  
L'encouragement fier qui rehausse mon front ?

Ce que j'ai fait de bien m'est venu de ton âme,  
Car de moi seul venait ce que j'ai fait de mal :  
De même le fondeur a besoin de la flamme  
Pour couler au creuset son ruisseau de métal !

Au soleil de midi quand j'ouvre ma fenêtre,  
Je vois l'air de ma chambre encor limpide et pur :  
Qu'un rayon de soleil brusquement y pénètre,  
En déchirant le pan de son manteau d'azur,

J'aperçois aussitôt mille grains de poussière  
Danser dans la lueur faite subitement...  
Ainsi pour moi, quand toi, ton humaine lumière,  
Tu m'éclaires soudain de ton regard charmant !

Je distingue à l'instant, en mon œuvre, en moi-même,  
La poussière du mal qu'on ignore souvent...  
Et c'est pourquoi j'espère, et c'est pourquoi je t'aime,  
O ma femme ! ô ma muse ! ô mon soleil vivant !

ALBERT DELPIIT.

## COURRIER DU PALAIS

Le divorce prononcé à l'étranger. — Une cause célèbre future. — Toujours les coïncidences. — Les procès vont deux à deux. — Pourquoi la foule. — Les témoignages. — Notabilités artistiques. — Notabilités littéraires. — Notabilités gastronomiques et commerciales. — La rente viagère et ses dangers. — Les petites pierres bleues. — Faculté d'échanges. — L'usage et le droit.

UN gros procès, un très-gros procès vient d'être plaidé devant la première chambre du tribunal civil de la Seine; les parties sont : M. Vidal contre M<sup>me</sup> Vidal, dans le cas où le demandeur aurait gain de cause, ou bien : M. Vidal contre M<sup>me</sup> Geoffroy, si le tribunal admettait que la défenderesse a pu valablement, après avoir obtenu sa naturalisation en Suisse, faire prononcer dans ce pays le divorce et épouser légalement en France M. Geoffroy. La cause paraît devoir se compliquer d'une accusation d'adultère et de bigamie quand le tribunal civil se sera prononcé conformément aux conclusions du ministère public, en déclarant nul le second mariage. L'affaire est, du reste, fort intéressante, et les plaidoiries de M<sup>e</sup> Decori et de M<sup>e</sup> Blot-Lequesne ont révélé les plus curieux détails; mais il nous convient mieux, à tous les points de vue, d'attendre le prononcé du jugement qui a été remis à huitaine.

Comme toujours, et j'ai bien souvent signalé ces coïncidences singulières, un débat presque identique avait lieu la semaine dernière devant la cour de Douai; les quelques différences que nous aurons à signaler dans l'espèce ont cela de précieux qu'on les croirait produites tout exprès et providentiellement pour donner à la jurisprudence l'occasion de se fixer sur ces graves questions.

Pendant deux jours, la 11<sup>e</sup> chambre du tribunal correctionnel a été littéralement envahie et encombrée par les curieux. — Que se passe-t-il donc à la 11<sup>e</sup> chambre? disaient les habitués du Palais; quelle grande affaire attire donc cette foule? — Ce n'était pas, d'abord, une seule affaire; il y en avait deux, et chacune d'elles d'un intérêt au-dessous du médiocre. Le premier jour, la prévenue était une toute jeune femme, assez jolie, courtière en lingerie et en modes, qui avait détourné quelques-unes des marchandises à elle confiées pour les vendre, et dissipé en friandises et en promenades en voiture quelques sommes d'argent. Rien de plus vulgaire, vous en conviendrez! Le second jour, c'était un garçon de bureau du journal *le Figaro* qui, à l'aide de lettres imitant tant bien que mal l'écriture et la signature de M. Adrien Marx, s'était fait remettre, au nom de celui-ci, diverses sommes formant un total de 1,700 fr. environ. Nous voyons de ces prévenus-là tous les jours! Pourquoi donc cet acharnement, cette rage de folle curiosité?

Ah! c'est que la courtière en lingerie avait vendu diverses marchandises à M<sup>lle</sup> Rosine Bloch, de l'Opéra, à M<sup>lle</sup> Daram, de l'Opéra, à M<sup>lle</sup> Berthe Thibault, de l'Opéra-Comique, et que ces dames étaient citées pour apporter leur témoignage. Il fallait voir; on voulait les entendre, comme si elles allaient faire leurs dépositions en récitatifs! En effet, M<sup>lle</sup> Rosine Bloch est une admirable personne; M<sup>lle</sup> Daram a bien la physionomie la plus finement spirituelle que l'on puisse voir; M<sup>lle</sup> Berthe Thibault a le physique et la vivacité d'une charmante soubrette; mais, quand il est si facile d'aller à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique admirer l'artiste entourée de tout son prestige, comment peut-on concevoir cette étrange et mauvaise idée de venir la surprendre dans ce jour faux, avec ces toilettes ternes, pour l'entendre bégayer à regret quelques paroles qui vont aboutir à la condamnation d'une prévenue qui pleure?... Le second jour, même curiosité inexplicable; les victimes du garçon de bureau étaient : M. Halanzier, le directeur de l'Opéra; M. de Noël, que vous connaissez si bien sous le nom de Cham; M<sup>lle</sup> Thérèse; M<sup>lle</sup> Sarah Félix; M. Delaunay, du Théâtre-Français; M. Berthelier, des Variétés; et puis encore M. Brébant, le restaurateur, et puis les propriétaires des magasins du *Printemps* et des magasins du *Louvre*! La plupart de ces témoins étaient absents, et M<sup>lle</sup> Thérèse, qui n'avait pas fait parvenir au tribunal d'excuse suf-

fisante, a été condamnée à 400 francs d'amende. Hélas! M<sup>lle</sup> Sarah Félix n'a pas pu obéir à justice, et vous savez trop pourquoi!

Si vous tenez absolument à le savoir, je vous dirai que la courtière en lingerie a été condamnée en une année d'emprisonnement, et, le lendemain, le garçon de bureau Broux a été condamné à trois années de la même peine.

Aujourd'hui, c'est de la Loire-Inférieure que nous arrive la note lugubre, une affaire de cour d'assises, un empoisonnement. Il ne s'agit plus de cette donation anticipée dont je vous parlais dans ma dernière chronique, mais bien d'une constitution de rente viagère. — L'une est bien un peu cousine germaine de l'autre, quant aux cupides sentiments qu'elles éveillent. Baudy, un vieux bonhomme de soixante-dix-sept ans, avait cédé à son voisin Moreau des terres, des vignes, un cellier contigu à celui de sa maison, pour 400 francs de rentes viagères et deux barriques de vin par an. Le jour de Noël suivant, il remarque qu'une fressure, qu'il a accommodée pour ses repas, a contracté tout à coup un goût étrange. Il n'y fait pas grande attention; mais, heureusement, il s'abstient d'en manger. L'été suivant, il trouve dans son pain une petite pierre bleue; il la jette tranquillement. A l'automne, il va tirer du vin, et s'aperçoit que le liquide est trouble et qu'il y a de petites pierres bleues au fond de son pichet. En ce moment, son voisin Moreau entre, et Baudy lui offre à boire; Moreau refuse, — ce qui n'est pas son habitude. — Enfin, deux jours après, Baudy trouve encore une de ces éternelles pierres bleues dans sa gamelle, qu'il avait laissée sur sa table pendant quelques instants. Ces petites pierres bleues étaient tout bonnement du sulfate de cuivre, ou couperose bleue, employé dans la culture : c'est un des poisons les plus violents. C'est à son voisin Moreau, qui pénétrait chez lui par le cellier, que Baudy devait ces dangereux cadeaux. Moreau était déjà las de payer la rente. Le verdict du jury a été assez indulgent pour permettre à la cour de prononcer la peine de dix ans de travaux forcés.

Il faut que MM. les marchands prennent bien garde à ne pas écrire trop légèrement sur leurs factures cette mention : « avec faculté d'échange. » Le bijoutier Fontana avait vendu à M<sup>me</sup> X... une paire de brisures avec deux diamants sur or, pour la somme de 3,800 francs; puis, quelque temps après, une bague du prix de 980 francs. Six ans après, en 1876, M<sup>me</sup> X... achetait une paire de brisures du prix de 3,850 francs, et elle prétendait donner en payement et pour le prix d'achat les bijoux achetés et payés six ans auparavant avec faculté d'échange.

M. Fontana faisait observer à M<sup>me</sup> X..., d'abord, puis ensuite au tribunal, par l'organe de son avocat, que si les mots « avec faculté d'échange » ne comportaient aucune limite de temps, il existe néanmoins un usage commercial qui ajoute tacitement à la formule ces mots : « dans l'année. » Au bout de six ans, les bijoux sont démodés, et, en outre, tout le monde sait que, depuis quelques années, les diamants ont subi une dépréciation importante.

Vains efforts! la 5<sup>e</sup> chambre du tribunal civil a donné raison aux prétentions de M<sup>me</sup> X... La formule est la formule et ne saurait être modifiée par l'addition tacite de quelque usage commercial que ce soit. M. Fontana devra donc accepter l'échange, s'il n'aime mieux restituer le prix des bijoux antérieurement vendus, — ce qu'il n'aimera pas mieux, évidemment.

PETIT-JEAN.

## LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE

NOUVELLE

I

FRANCE HELLEVINGER était la plus belle fille de Tonnay-Charente, charmante petite ville située sur les bords de la rivière dont elle porte le nom.

Non-seulement France était belle, mais on parlait avant tout de sa bonté et de son esprit, qui en eussent fait la fillette à marier la plus dési-

rable du pays, quand même elle n'eût pas eu la riche dot que lui avait, en mourant, laissée un père dont elle était la fille unique et la seule héritière.

Il serait superflu d'ajouter que la jeune fille était recherchée par tous les hommes, jeunes ou vieux, riches ou pauvres qui, de dix lieues à la ronde, connaissaient sa réputation de fortune et sa beauté.

Elle les refusait tous, sans donner aucun motif qui leur fût personnel, et l'on commençait à dire tout bas que les brillantes qualités de M<sup>lle</sup> Hellevinger étaient ternies par une excessive coquetterie, qui la conduirait à commettre les actions les plus capricieuses et les plus déraisonnables.

Hâtons-nous de dire que la pauvre enfant était loin de mériter la mauvaise réputation qu'essayaient de lui faire quelques prétendants évincés, dans le but de ménager leur orgueil blessé.

France, sans s'occuper d'eux, sans chercher même à savoir s'ils pouvaient ou non lui plaire, obéissait aveuglément à un désir exprimé par son père mourant.

M. Hellevinger avait été militaire, et il avait contracté, pendant cette période de son existence, une dette de reconnaissance qu'il regardait comme sacrée.

Dans l'un des nombreux combats auxquels il avait pris part dans nos guerres d'Afrique, un de ses camarades lui avait sauvé la vie au moment où, dans une lutte corps à corps, il allait être massacré par le large yatagan dont un bédouin menaçait sa tête. Ludovic Haller avait détourné l'arme et envoyé le bédouin porter ses idées de meurtre et de vengeance dans l'autre monde.

Depuis ce jour, les deux jeunes officiers s'étaient juré une affection éternelle, et quoique le cours de leur existence les eût séparés depuis de longues années, ils n'en étaient pas moins restés unis par la reconnaissance et par l'affection.

Ludovic Haller, d'un esprit plus aventureux que son ami, avait continué de suivre la carrière militaire, dans laquelle il avait trouvé la gloire et la mort.

Après plusieurs années de service, qui lui avaient donné bon nombre de blessures, M. Hellevinger, au contraire, avait succédé à son père, négociant d'eaux-de-vie, à Charente, et il avait trouvé dans le commerce une position et une fortune honorables.

Plusieurs années avant que la mort l'emportât, Ludovic Haller, qui avait atteint un haut grade dans l'armée, avait témoigné à son ami le désir qu'il avait d'unir son fils Edgar avec France. M. Hellevinger, dont la fortune était de beaucoup supérieure à celle de son ancien camarade, avait accepté avec joie un projet qui lui permettait de payer au fils une légère partie de la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers le père.

La mort, qui était venue frapper M. Haller, n'avait fait que rendre plus sacrée encore pour le père de France la promesse qu'il avait faite à son ami.

Mais, soit par délicatesse, soit par tout autre sentiment dont il avait emporté le secret, M. Hellevinger n'avait point voulu instruire sa fille des projets qu'il avait sur elle avant qu'elle eût atteint sa majorité.

Quelques jours séparaient à peine France de sa vingt et unième année, lorsque son père fut atteint par une maladie aussi promptement que terrible.

Il sentit alors la nécessité d'instruire sa fille, sans retard, de la promesse qui devait décider du sort de sa vie.

— Ma chère enfant, lui dit-il en prenant une des mains de France dans les siennes déjà glacées par la mort, te sens-tu le cœur assez libre pour respecter le désir que je vais t'exprimer pour ton mariage avec un homme que tu ne connais pas?

— Père! je n'ai jamais aimé que toi dans ma vie, répondit la jeune fille, et je n'ai jamais désiré, je te le jure, qu'une autre affection vint prendre ta place dans mon cœur.

En entendant ces paroles, qu'il semblait attendre avec une sorte d'angoisse, M. Hellevinger laissa échapper un long soupir de satisfaction.

— Écoute, ma fille chérie, poursuivit-il comme si sa poitrine était déchargée d'un poids qui l'oppressait, tu m'as souvent entendu parler de mon ami Haller; tu sais quelle était l'affection qui nous



Le Monde illustré. — N° 1033.

L'HIVER. — RENARD BLOQUÉ PAR LA NEIGE.

EAU-FORTE DE BODMER.

Bureaux : 13, quai Voltaire.

unissait, et qui, pour moi, était cimentée par la plus inaltérable reconnaissance?

— Je sais tout cela, père, tu me l'as si souvent raconté.

— Je t'ai dit aussi souvent, n'est-ce pas, que le colonel Haller a laissé un fils, Edgard? Mais, ce que je n'avais pas voulu te dire encore, c'est que, en mourant, Haller m'a témoigné, comme désir suprême, l'espérance que tu deviendrais la femme de son fils... France! veux-tu payer ma dette de reconnaissance? demanda M. Hellevinger, après quelques secondes de silence.

Au lieu de répondre, la jeune fille serra avec affection la main de son père, qui poursuivit en la regardant comme s'il la remerciait.

— Ce jeune homme, que nous ne connaissons pas, habite Paris depuis un grand nombre d'années. Il s'y est créé une position honorable; et, s'il répond au portrait que m'en a fait son père, je ne puis douter qu'il ne remplisse toutes les conditions qui doivent faire de toi, mon enfant, une femme heureuse, comme tu mérites de l'être.

— Pourquoi ne m'avais-tu pas parlé de ce projet dès qu'il a été formé, père? demanda la jeune fille.

— Tu étais bien jeune alors, France; je voulais attendre que tu fusses à même de juger avec ta raison autant qu'avec ton cœur. D'ailleurs, Edgard lui-même pouvait ne pas tenir au désir exprimé par son père, et je ne voulais pas compromettre ton bonheur en exaltant ton imagination vers un idéal qu'eût peut-être détruit une triste réalité. — Aujourd'hui, France, j'ai acquis la certitude que le mari que je te destine est digne de ton affection, et il revendique lui-même, avec instances, la promesse que j'ai faite à son père; mais, plus soucieux encore de ton bonheur que de ma parole autrefois donnée, je me serais cru en droit de la retirer, si M. Haller n'avait pas été le digne fils de l'ami que j'ai perdu.

J'ai pris toutes les informations qui pouvaient assurer mon repos et ton bonheur; elles ont toutes corroboré mon désir et mes espérances, et j'ai acquis la certitude que M. Haller est, dans la profession d'avocat, qu'il a embrassée, le plus honnête homme, comme il a été le plus dévoué des fils. — Edgard n'est pas riche, France; mais, en échange de la protection qu'il te donnera, et du nom dont il s'honore, tu lui donneras, toi, la fortune qui lui manque. — Puis-je compter sur toi, ma fille?

— Tu peux compter sur moi, père, répondit M<sup>lle</sup> Hellevinger, en s'agenouillant auprès du lit du mourant.

Celui-ci passa avec amour ses mains amaigries sur la tête courbée de la jeune fille, comme pour la remercier de la promesse qu'elle venait de faire.

— Lorsque, dans quelques jours, Edgard t'écrira pour te rappeler l'engagement que j'avais pris avec son père, en te demandant de le ratifier, ta voix, en lui répondant comme tu viens de me le promettre, mon enfant chérie, fera doucement vibrer encore mon cœur, qui ne peut mourir à l'amour qu'il a pour toi.

Quelques jours après l'entretien que nous venons de rapporter, M<sup>lle</sup> Hellevinger était orpheline. Elle avait acquis, par la mort de son père, le droit de disposer seule de sa personne et de sa fortune. Mais rien au monde ne l'aurait détournée de la voie qu'elle s'était promise de suivre.

Tout au souvenir et au respect qu'elle avait conservés pour la promesse faite à son père mourant, la jeune fille n'avait répondu que par des refus à toutes les propositions de mariage qui avaient abondé autour d'elle depuis la mort de M. Hellevinger.

Cependant, six mois s'étaient écoulés depuis le triste événement qui lui avait enlevé son père, et France n'avait pas encore entendu parler de M. Haller.

L'avait-il donc oubliée ou tiendrait-il moins que son père lui-même à l'engagement qui devait les unir?

France ignorait que, chez certaines natures façonnées par le monde, l'observance de ce que l'on appelle les convenances l'emporte même sur les sentiments du cœur.

Au lieu de penser à venir consoler celle qui devait être sa femme, Edgard n'avait vu en elle qu'une

étrangère, à laquelle il devait laisser le temps de pleurer librement pendant les premiers mois de sa douleur.

Un matin, cependant, une lettre arrive portant le timbre de Paris.

France n'y connaissait personne; c'était donc lui qui venait demander la réalisation de la promesse faite.

Le cœur de la jeune fille battit fort à cette pensée. Elle allait donc enfin pouvoir connaître et apprécier l'homme qui devait être son mari!

Mais cette lettre, d'une courtoisie parfaite et d'un extrême savoir-vivre, arrêta subitement l'agitation qui soulevait si péniblement la poitrine de France.

NELLY LIEUTIER.

(La suite au prochain numéro.)

## THÉÂTRES

COMÉDIE FRANÇAISE : *Le Magister*, comédie en un acte, en vers, par M. Ernest d'Hervilly. — ODÉON : *Le Barbier de Pézenas*, comédie en un acte, en vers, par MM. Émile Blémont et Léon Valade. — VAUDEVILLE : *Dora*, comédie en cinq actes, par M. Victorien Sardou. GYMNASE : Reprise de *Fernande*.

DEUX à-propos, inspirés par le 250<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Molière, méritent de survivre à la circonstance qui les a fait naître. L'un est *le Magister*, représenté à la Comédie-Française; l'autre est *le Barbier de Pézenas*, représenté à l'Odéon.

*Le Magister* met en scène une anecdote rapportée par Perrault dans ses *Hommes illustres*. Attristé de voir son fils embrasser la carrière théâtrale, le tapissier Poquelin s'en va trouver le précepteur Pinel et le supplie d'user de toute son influence pour détourner son ancien élève de son funeste dessein. L'honnête pédagogue s'y emploie de son mieux; mais il est tellement étourdi et ensorcelé par l'éloquence de Molière, qu'au lieu de l'anathématiser, il accepte un engagement dans la troupe de l'Illustre-Théâtre de la porte de Nesle. Cela ne pourrait-il pas s'appeler aussi bien : *le Pédant joué*?

Cette bluette, de M. Ernest d'Hervilly, est écrite en vers tout à fait gaillards, pimpants, ensoleillés; — peut-être même y a-t-il excès de soleil et de fleurs; — Molière regardait plutôt au dedans de lui qu'autour de lui. L'humanité le préoccupait plus que le paysage. Par là, il est incomplet, je le sais; mais il ne faut pas songer à le refaire.

Le rôle de Molière est tenu par M. Coquelin. Il y est jeune, gai, sans prétention. Un peu trop de chair au menton; — maître Coquelin, vous engraissez! — Je ne sais comment m'y prendre pour indiquer à ce brave et spirituel comédien les réflexions que son organe m'a suggérées ce soir-là. Étrange organe, un peu détourné de sa route naturelle, à ce qu'il m'a semblé. D'abord, en entrant en scène, c'est une toute petite voix grêle, menue, claire, sèche, factice, imitant l'enfance; puis, à mesure que la situation s'accuse, cette voix s'enfle, s'affermir, devient mâle, puis sonore et finalement retentissante. Cette dernière voix est la vraie voix de M. Coquelin; je souhaiterais qu'il se débarrassât de la première, qui n'a aucune raison d'être, et qui ne peut lui servir tout au plus que dans les bas-comiques, tels que le fils Diafoirus, ou les paysans à cheveux filasse.

*Le Magister*, c'est M. Coquelin cadet. Oh! parfait! La maigreur mélancolique, le visage creusé par l'étude, l'œil terne, mais le nez aspirant vers le vin, tout y est. Comme ce jeune artiste, si bien doué par la nature, a bien fait de planter là le vaudeville moderne et l'opérette, où il s'était aventuré en un jour de dépit! Quelque rôle qu'on lui donne à la Comédie-Française, il est certain d'y trouver un langage toujours français et toujours littéraire. Je ne dis pas cela absolument pour feu Scribe, non plus que pour M... (Ici un nom complètement illisible.)

M. Barré a mis beaucoup de complaisance à se charger du petit rôle du tapissier Poquelin, qui ne comporte que quelques lignes. Il y a mis aussi sa rondeur habituelle.

Au *Barbier* de l'Odéon maintenant, au *Barbier de Pézenas*, un acte également en vers, de MM. Émile Blémont et Léon Valade. Ce barbier, c'est maître Gély, qui vivra éternellement dans l'histoire. Molière, au temps où il suivait le prince de Conti, fréquentait sa boutique et s'asseyait souvent dans un fauteuil, qui a sa légende lui aussi (on veut qu'il existe encore), et d'où il assistait à un défilé de caricatures provinciales. Cailhava a recueilli sur place une demi-douzaine de traditions qu'il a transmises de vive voix à un assez grand nombre de personnes, entre autres à M. Emmanuel Raymond, qui en a composé un volume, publié en 1838 et intitulé : *Histoire des pérégrinations de Molière dans le Languedoc, d'après des documents inédits*. C'est à ce volume extrêmement curieux que MM. Blémont et Léon Valade ont emprunté les scènes de *la Barbe impossible* et de *la Lettre improvisée*, ainsi que le personnage de M. Polydore de la Roustecagnac, qui leur ont servi à établir leur aimable à-propos. Les vers, pour être moins lyriques que ceux de M. Ernest d'Hervilly, n'en sont pas moins spirituels et sémillants.

MM. Porel (voué par traité sans doute à représenter les Molière), Tousé, Sicard, François et M<sup>lle</sup> Kolb ont fait valoir avec leur zèle et leur entraînement accoutumés *le Barbier de Pézenas*.

Grand succès au Vaudeville! La pièce s'appelle *Dora*. Inutile de dire qu'elle est de M. Victorien Sardou, le triomphateur ordinaire de l'endroit. Je ne sais pas si c'est une pièce bien faite, mais c'est à coup sûr une pièce bien travaillée. Elle initie le public aux tortures d'une jeune femme soupçonnée et bientôt accusée hautement par son mari d'être une espionne et une voleuse. Rien que cela! C'est le hasard seul, — poussé, il est vrai, par la main habile de M. Sardou, — qui se charge de sa justification. L'habileté! voilà décidément la qualité maîtresse de l'auteur de tant de succès.

Il y a autant pour les yeux que pour le cœur dans *Dora*. C'est à la fois un drame, une comédie, et quelquefois un vaudeville. L'action y fait de grandes enjambées; le premier acte se passe à Nice, le second à Versailles. Là-bas, peinture du monde étranger; ici, tableaux du monde politique. Avant d'arriver aux émotions poignantes des troisième et quatrième actes, on traverse une zone tempérée, où se succèdent avec vivacité des scènes amusantes, des récits pittoresques, des thèses hardies, des mots de toutes les couleurs — et de valeurs diverses. Quoi désirer de plus?

*Dora* est jouée par une bonne troupe d'ensemble, par MM. Pierre Berton, Dieudonné, Train, Jourdard, Georges, et par M<sup>mes</sup> Pierson, Bartet, Alexis, Montaland, Lamare, etc., etc. La mise en scène est, comme l'interprétation, excellente. Il est aisé de pronostiquer une centaine de représentations.

Toujours Sardou! — On le retrouve au Gymnase, où l'on vient de reprendre une de ses pièces, *Fernande*, qui n'avait pas fourni toute sa carrière en 1870. C'est un drame bien vivant, qui peut choquer par intervalles, mais qui intéresse et qui passionne, et qu'on veut entendre jusqu'au bout. Le sujet en est tiré d'un épisode célèbre de *Jacques le Fataliste*, par Diderot. On éprouve quelque répugnance aujourd'hui à rappeler *Jacques le Fataliste*, une de ces œuvres étranges et malsaines faite avec des rognures des romans de Voltaire et, en d'autres endroits, pastichée effrontément sur le *Tristram Shandy* de Sterne. Seule, la nouvelle du marquis des Arcis et de M<sup>me</sup> de la Pommeraye s'en détache avec la clarté souveraine d'un chef-d'œuvre.

M<sup>me</sup> Pasca est très-belle dans *Fernande*. Elle joue le rôle de la maîtresse délaissée qui se venge en faisant épouser à son ancien amant une créature ramassée dans un bot ge. Pauvre petite créature! L'auteur a voulu que ce fût M<sup>lle</sup> Legault; elle est fort touchante, mais encore plus jolie que touchante, et l'on comprend sans trop de peine le pardon que laisse tomber sur elle le mari ébloui.

CHARLES MONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-LYRIQUE : Reprise de *Martha*, opéra en quatre actes, de H. de Saint-Georges, musique de M. de Flottow. — CONCERT-PASDELOUP : Une passacaglia de Sébastien Bach.

Le Théâtre-Lyrique vient de faire rentrer la *Martha* de M. de Flottow dans son répertoire courant.

Nous avons donc entendu de nouveau cette œuvre distinguée, et non sans plaisir, parce qu'elle est vraiment de belle venue, et qu'en dépit de son origine tudesque, elle exhale encore des senteurs parisiennes très-prononcées.

M. de Flottow n'a fait, après tout, que nous rendre notre bien en permettant, en sollicitant peut-être, la représentation de *Martha* sur nos théâtres. Quoi qu'il en pense aujourd'hui, il a trop longtemps respiré notre air, il s'est frotté de trop près à Auber, à Adam et à Hérold, pour que ces contacts n'aient pas influé sur la tournure de ses idées mélodiques. S'il pouvait y avoir quelque chose d'intentionnel dans les élans de l'inspiration, il faudrait même considérer ces restitutions comme des actes de politesse d'un homme du monde envers une nation qui l'a tant choyé.

Je ne sais, en effet, si, dans tout le Meklembourg, on trouverait un Meklembourgeois à qui la vie ait été plus facile et plus douce au milieu de nous. Notez ce fait comme rare, que la musique de l'auteur de *Martha* a été accueillie sur toutes les scènes parisiennes, depuis la plus grande jusqu'à la plus infime. Soit dit sans reproche, M. de Flottow a fait jouer :

*Pierre et Catherine* sur le théâtre mondain de l'hôtel Castellane;

*Le Naufrage de la Méduse*, à la Renaissance-Ventadour;

*L'Ame en peine*, à l'Opéra;

*L'Ombre*, à l'Opéra-Comique;

*Martha*, aux Italiens, au Théâtre-Lyrique et à l'Athénée;

*La Veuve Grapin*, aux Bouffes-Parisiens;

*Pianella*, aux Folies-Nouvelles.

Encore je ne cite qu'une pièce par théâtre pour ne point fatiguer le lecteur par une trop longue nomenclature, et j'aurais pu inscrire aussi à ce superbe actif la *Duchesse de Guise*, *Zilda*, le ballet de *Lady Henriette*, etc... Mais c'est assez en dire, et l'hospitalité française est trop proverbiale pour avoir besoin d'être démontrée par tant de preuves accumulées.

Et si, après cela, nous ne nous étions pas ménagé un ami au-delà du Rhin, ce ne serait toujours pas faute d'y avoir mis le prix.

Pour être éclos à Vienne, la partition de *Martha* n'en est pas moins imprégnée de l'esprit de notre art national, plus spécialement de nos anciennes romances en ce qu'elles avaient d'élégiaque. De là une grande partie du succès qu'elle obtient devant le public français, qui y retrouve un écho de son dialecte musical.

A vrai dire, ce caractère particulier des mélodies de M. de Flottow n'apparaissait pas aussi nettement il y a une quinzaine d'années, lorsque les Italiens introduisirent *Martha* à Paris. Mais il a été mis en lumière par la traduction que fit M. de Saint-Georges à l'usage du Théâtre-Lyrique; et pendant la représentation de l'autre soir nous en étions tout à fait frappé,

Nous savons bien que les mangeurs de choucroute et de charcuterie de Francfort ne partageront pas notre sentiment. Mais nous attendrons leurs objections jusqu'au moment improbable où ils auront la bouche vide. Tout ce qu'ils diront alors sur le lied allemand, considéré comme prototype des mélodies de *Martha*, ne nous touchera guère.

Notre opinion est faite; il nous semble même qu'il y a une couleur française répandue si généralement sur la partition de M. de Flottow, que c'est là pour-

quoi la « romance de la rose », qui est irlandaise, nous paraît faire incident au milieu du discours musical, et trancher sur l'ensemble par son style propre. Serions-nous donc aussi bien préparés à saisir cet effet disparate (heureux d'ailleurs), si la romance était insérée dans un texte qui ne fût pas écrit dans notre idiome familier? Elle apparaît, au contraire, à notre oreille comme une citation; on y sent les guillemets.

Après tout, et en l'envisageant en dehors de sa nationalité, *Martha* est une des œuvres de demi-caractère les plus heureusement inspirées qui se soient produites depuis longtemps. L'air du ténor, la scène du marché, la romance de la rose, si habilement mise en scène par le compositeur, sont des morceaux de choix qui auront longtemps une grande vitalité. Mais nous en voulons un peu au public de toujours biffer le quatuor du « rouet », qui n'est qu'un agréable badinage, et de ne pas prêter assez d'attention au quatuor du « bonsoir », qui a une bien autre portée poétique et musicale.

La direction du Théâtre-Lyrique a monté *Martha* avec magnificence, ce qui ne serait rien, mais aussi avec goût, ce qui est beaucoup. Le tableau du marché est très-grouillaut et de joyeux aspect (les Halles centrales sont voisines du square des Arts-et-Métiers!). Au troisième acte, les piqueurs à pied et à cheval sont habillés de si brillantes livrées, que le grand-duc de Mecklembourg lui-même ne possède peut-être pas un si bel équipage de chasse quand il court le lapin avec son chambellan, M. de Flottow.

Les interprètes ont nom Duchesne, Gresse, Sotto, M<sup>lles</sup> Dalti et Engalli. Nous ne ferons qu'une remarque sur l'exécution : les mouvements, le premier soir du moins, nous ont tous semblé un peu lents. C'est un sentiment personnel que nous exprimons plutôt qu'une vérité absolue que nous prétendons proclamer, et ce que nous en disons n'est pas par dépit d'être rentré trop tard chez nous; c'est notre faute si nous demeurons à une lieue du Théâtre-Lyrique; c'est même notre très-grande faute.

— Dimanche dernier, M. Pasdeloup faisait jouer à son orchestre une *passacaglia* de Sébastien Bach, datée de 1718.

Voilà qui est bien. Ces sortes d'exhibitions de « bibelots » de la musique viennent à point dans un temps où chacun se pique d'archéologie.

Pourtant nous avons soupçon que l'immense majorité du public ne possède pas sur la *passacaglia* des notions absolument nettes. Le mot est joli, d'ailleurs, surtout si l'on ne prononce pas le *g*. Il semble contenir, enlacée dans ses syllabes euphoniques, une idée de fleur, de femme ou d'oiseau.

Eh bien, la *passacaglia*, en français passecaïlle, est une danse du vieux temps, qui nous était venue d'Espagne il y a plus de deux siècles. On la réglait sur un air populaire, un air qui *passe* dans la *calle*, dans la rue, un timbre de vaudeville, dirions-nous aujourd'hui. Elle était à trois temps, comme le chaconne, dont elle dérive très-visiblement, bien que le mouvement en fût plus retenu.

La passecaïlle a eu longtemps sa place obligée dans tous les opéras. « On avait des passepieds au prologue, — dit Baron dans ses *Entretiens sur la danse*, — on avait des musettes au premier acte, des tambourins au second, des chaconnes et des passecaïlles au troisième et au quatrième acte. Et, pour varier, des passecaïlles, des chaconnes, des tambourins, des musettes et des passepieds. »

La passecaïlle de l'*Armide* de Lulli fut longtemps célèbre. Celle que Gluck introduisit dans le divertissement d'*Alceste* est la dernière que l'on trouve sur les catalogues de l'Opéra.

Et si jamais revenait la mode de la passecaïlle ou de la chaconne, ce ne pourrait être du vivant de la génération actuelle, qui a trop mal aux nerfs pour se plaire à ces jeux innocents, et dont l'ardeur ne peut se mater que dans les convulsions de la valse ou de la polka.

ALBERT DE LASALLE.

## MEMENTO

Un Potentat archéologue. — La Société archéologique d'Athènes vient de nommer à l'unanimité l'empereur du Brésil son président honoraire. Cette docte assemblée continue toujours ses importantes recherches, qui viennent d'être couronnées d'un grand succès. Au sud de la ville classique, elle a détéré un *pséphisma* concernant un traité conclu, à la dixième année de la guerre du Péloponèse, entre les Athéniens et les Mantiniens. Malheureusement, ces tables ne sont pas complètes. Néanmoins, ce qu'on y peut lire confirme mot par mot cette convention, telle que Thucydide nous l'a transmise.

Coutumes et légendes des Esquimaux. — Sous le titre de *Tales and Traditions of the Eskimos*, l'ingénieur danois Rink vient de publier un livre très-curieux qui nous fait connaître les coutumes et les légendes de ce peuple resté en dehors de la civilisation moderne. L'auteur a demeuré pendant de longues années au Groënland comme inspecteur des colonies danoises. Plus que tout autre voyageur, il a été à même d'étudier ce pays hyperboréen dont les habitants, à la suite des récentes expéditions scientifiques dans la mer Glaciale à l'extrême Nord, commencent à nous être moins inconnus. Tous les détails qui se rapportent à leurs coutumes et à leurs légendes offrent alors un haut intérêt au point de vue de l'anthropologie.

Les Esquimaux demeurent sur les rivages de l'Amérique arctique; des détroits de Baffin et de Behring, ils ne s'en éloignent guère. Les îles de ces parages sont également occupées par eux. Pour arriver à leurs frères du Nord-Ouest, les Esquimaux du Sud-Est ont eu à parcourir l'énorme distance de 5,000 milles anglais, et cependant les races de ces hommes polaires sont semblables.

Ils vivent tous de la capture des phoques et autres animaux marins, qu'ils chassent dans leurs *kayaks* ou canots couverts de peaux imperméables et construits d'une façon très-ingénieuse; ils se servent de harpons auxquels est attachée une vessie remplie d'air. Ces harpons, de même que tous leurs outils, sont en fer météorique, ou fer vierge tombé du ciel.

Dans le Nord le plus élevé, où règnent les glaces éternelles, les Esquimaux ne voyagent plus en *kayaks*, mais en des traîneaux tirés par des chiens. En été, ils habitent sous des tentes couvertes de peaux, et, en hiver, dans des maisons bâties en planches et en pierres recouvertes de gazon; elles servent de demeure à plusieurs familles à la fois. Plus vers le Sud, ils ont des huttes en neige ou en ossements de grands animaux marins.

Les Esquimaux ne sont nomades que dans la saison relativement chaude, où il est possible de voyager; ils chassent alors le renne et se livrent au commerce des fanons de baleines, des dents de nerval, de peaux, de cruches, de lampes et de pierres *spéculaires* (espèce de gypse ou pierre à plâtre, composé de feuilletts transparents). En hiver, ils retournent aux stations qu'ils habitent de génération en génération; l'amour de leur lieu de naissance est un de leurs caractères distinctifs.

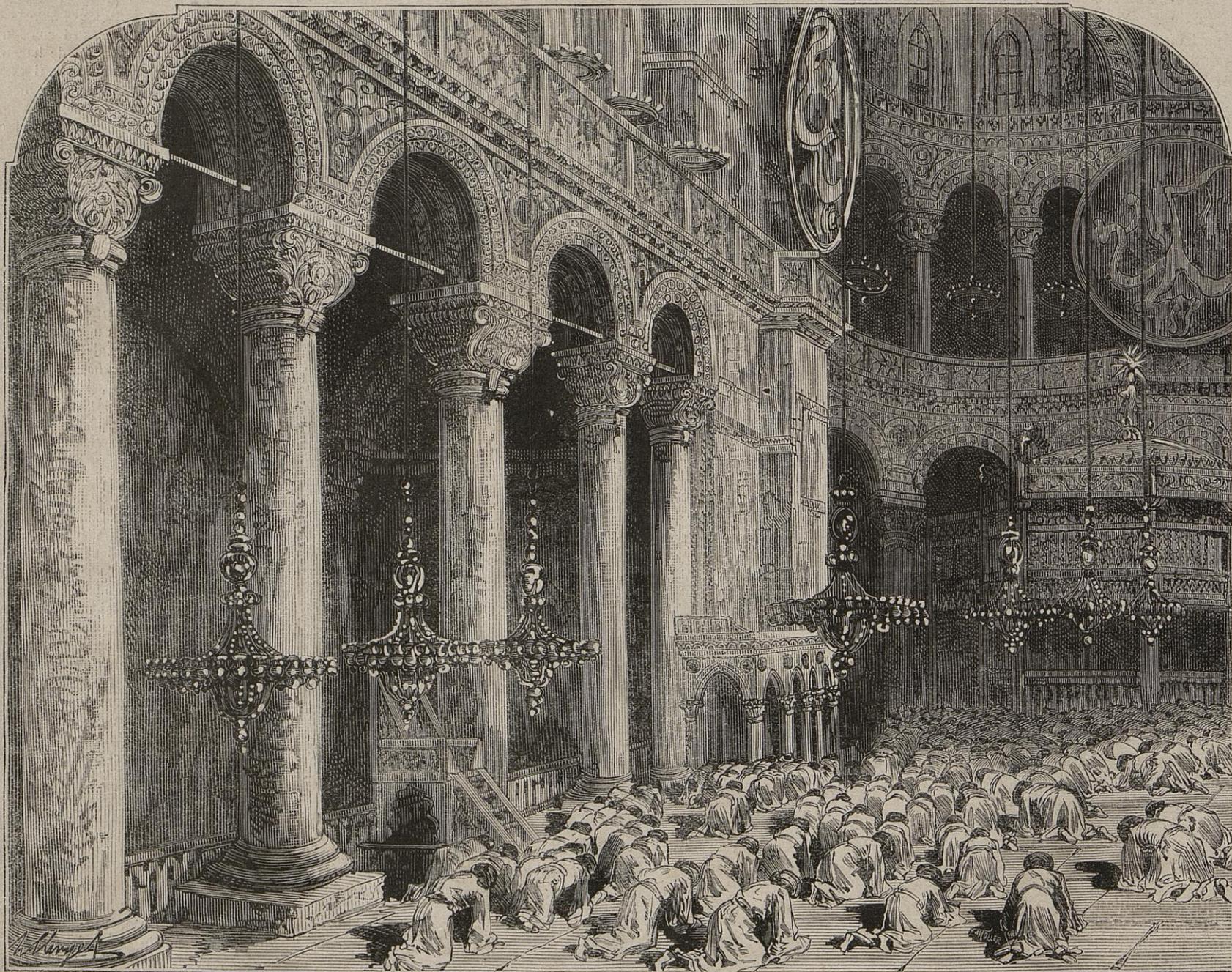
Les Esquimaux n'ont jamais formé un Etat complet. Dans les endroits où ils ne sont pas soumis aux Européens, ils constituent des réunions de familles et des villages d'hiver. Ils vivent d'après certaines lois qui se perpétuent de bouche en bouche. La polygamie est permise, et, très-souvent, on y voit des divorces et des échanges de femmes. Pour un mariage, le consentement des parents ou des frères est obligatoire. Dans la famille, on compte les veuves et les orphelins, mais qui occupent plus ou moins la place de domestiques. Chez les Esquimaux de l'Ouest, on trouve des esclaves, qui sont généralement des prisonniers de guerre.

Les mariés sont subordonnés à la belle-mère dès qu'ils la reçoivent chez eux. A la mort du père, le fils aîné hérite du canot et de la tente, avec l'obligation de nourrir la famille. S'il n'y a pas de fils adulte, le plus proche parent prend la place du chef de la communauté. Quand plusieurs familles habitent la même maison, personne n'y est le maître, et chaque fois que quelqu'un a cherché à obtenir la suprématie, il a fini par être assassiné.

Les Esquimaux sont, en quelque sorte, communistes; de chaque phoque, pris dans la saison d'hiver, on distribue les morceaux de viande et de graisse entre tous les habitants, de façon que le plus pauvre d'entre eux ne manque ni de nourriture, ni d'huile pour sa lampe. Tout grand animal marin appartient à la communauté, et l'heureux chasseur n'a droit qu'à la tête et à la queue. Au-dessus de deux pièces, les canots, les harpons et les habillements sont à la disposition du village.



A la Sublime-Porte.



A Sainte-Sophie.

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



— Finis donc, Célestine! Ce n'est plus la salle Le Peletier! nous sommes ici dans le monde!



AU BAL DE L'OPÉRA  
— Mais, mademoiselle, je ne vous connais pas!  
— Bonjour, grand-papa!



— Il fait trop chaud dans ce bal, mon chéri; ôte donc ta perruque!



— Joseph! j'ai avalé la fève! Comment m'en débarrasser? — Madame, faites remonter! un roi ne doit jamais descendre!



LES HÉSITATIONS DE M. PRUDHOMME  
— Un roi! est-ce bien le moment de le faire sortir?



— Des rois? C'est pas à mon hôtel que tu portes ça, j'espère?



— Vous n'avez pas mis une fève, j'espère?  
— Pour vous, un haricot rouge!



— Madame voudrait une galette avec un roi dedans?  
— Oui, mais que ça soye le mien!



— As-tu reçu de belles étrennes? — Mais oui, un abonnement au *Journal de Musique!* — Tiens! et moi aussi! Je me croyais privilégiée!



LA BUTTE DES MOULINS  
— C'est donc comme en politique?



— Tiens, ma chère, voilà la machine parlante.  
— Député de quel département?



LE RETOUR DU DÉJEUNER DE LA SAINT-CHARLEMAGNE  
— Alfred, ôte donc ton képi quand on te parle.  
— Peux pas, j'ai de la galantine dedans.

Comme les Esquimaux habitent très-près les uns des autres, une entente cordiale est de toute nécessité. Se disputer est considéré comme un crime. Le silence est le seul moyen d'exprimer le mécontentement, et les termes injurieux sont inconnus chez ce peuple primitif. Il n'y a pas de tribunaux pour l'exécution des lois. Ce lui qui commet un crime est puni par les proches.

Les fêtes des Esquimaux comprennent des régates, des chants et des danses avec déclamation.

Leur religion consiste dans une représentation obscure de puissances invisibles gouvernant les hommes, qui sont immortels et continuent de vivre après leur mort dans des régions inconnues.

La terre, d'après leur croyance, repose sur des piliers et recouvre un monde où il fait chaud et où il y a abondante nourriture. C'est là le séjour des bienheureux; au-dessus de la terre, il y a une région froide où sont les méchants.

Le monde visible est gouverné par des êtres surnaturels, les *inuas*, dont chacun a un cercle d'action spécial. Les sorciers ou *anga koks* peuvent entrer en relation avec eux. Puis il y a un nombre infini de géants et de nains qui habitent dans l'intérieur de la terre; ce sont les ennemis des enfants désobéissants. La lune et le soleil ont chacun leur déesse.

L'industrie et l'art chez les Esquimaux ne sont pas bien avancés; cependant leurs armes et leurs habits portent de nombreux ornements.

**Les Plumes d'autruche.** — Comme toute jolie femme veut avoir un joli chapeau avec une jolie plume d'autruche, et comme il y a plus de jolies femmes en Europe et en Amérique qu'il n'y a d'autruches en Afrique, on a dû songer à se procurer ces précieux ornements sans atteindre la limite de la destruction de ces oiseaux — qui ne volent pas. Ils sont déjà refoulés à l'intérieur du désert de Sahara, où probablement ils s'abritent dans des oasis inconnues des Européens qui poursuivent à outrance, un bâton à la main, et, bien entendu, montés sur d'excellents chevaux arabes, ces pauvres volatiles.

On a donc cherché à en faire des animaux domestiques, et, au cap de Bonne-Espérance, on les garde dans des enclos et on les y nourrit. Pour prix de leur pension, on leur arrache périodiquement les plumes, qui, au dire des connaisseurs, ne valent pas celles des autruches sauvages.

Il y a dix ans qu'on a commencé cet essai avec cent autruches; aujourd'hui, il y en a près de trente-trois mille, obtenues par incubation artificielle. Et, chose curieuse, malgré cette immense production, le prix de ces plumes va toujours en augmentant, nouvelle preuve que toute spéculation basée sur la vanité humaine est une bonne spéculation.

**Les animaux antédiluviens de la Westphalie.** — Sur les bords de la Lahn, on vient de découvrir dans le calcaire jurassique une caverne qui avait été fermée par un bloc de pierre; par suite d'infiltrations, il s'est détaché de sa base, et, en roulant dans la rivière, a mis à jour cette excavation. On y a trouvé une quantité innumérable d'ossements de lions, d'ours et d'hyènes. Ces carnassiers ont dû traîner dans leur repaire des animaux herbivores, car on y a trouvé quantité de squelettes de bœufs, de rhinocéros, ainsi que des défenses d'éléphants. Sauf les os, que les animaux féroces ont broyés, à cause de la moelle, tous ces restes antédiluviens sont en parfait état de conservation. On les a transportés au musée de Wisbade, où ils font en ce moment l'objet de dissertations des archéologues de la localité et de plusieurs savants étrangers, que l'annonce de cette importante découverte a rassemblés dans l'ancienne capitale du duché de Nassau. — ÉMILE WITB.

## RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

### AVIS IMPORTANT

Les solutions et envois de problèmes doivent être adressés, directement et affranchis, dans la huitaine, à

M. P.-L.-B. SABEL,

Boulevard Magenta, 150, Paris.

### CORRESPONDANCE

Dans le but de régulariser la publication des récréations, nous donnerons dorénavant dix problèmes tous les quinze jours, au lieu de cinq tous les huit jours. Nos amateurs n'y perdront donc rien, et le journal y gagnera la place d'une longue liste de solutionnistes qu'il aura à publier en moins. Les solutions et les mentions de solutions justes seront accompagnées, toutes les autres quinzaines, de la publication, par fragments, d'une méthode nouvelle de notre composition, que nous commençons aujourd'hui. — Nous prions nos aimables lecteurs de vouloir bien l'étudier avec soin, car, sous peu, nous donnerons des problèmes spéciaux, basés sur ce travail, et qui concourront aux primes.

Nous avons reçu les envois de nos aimables correspondants dont les noms suivent; nous les en remercions, et notre petit comité d'examen va les vérifier et les classer.

Ce sont : MM. B. Bi et M. mi; Jul-Lub-Per; A. F., à Lyon; café Brunet, à Digne; Robert, à Sens; A. Pagès, à Bordeaux; les amateurs de dames, à Lille; le petit Agasson; Mad; Ursotès; R. de Valauroys; Em. Prouvot; 1010; café Quelquejeu, à La Ferté-Vidame; Cold-Cream; Marthe Héris; deux abrutis de la tour Saint-Gélin; Jacques d'Anvergne; R. S., à Nantes; la nièce du président P., à Orléans; Cladius Morétaud; café de Nancy, à Pont-à-Mousson; E. G., de la rue du Helder; salon de la rue de Châteaudun; Fauroux et Bertrand; Grand café de Chambéry; Litabre; A. Duret, officier au 75<sup>e</sup>; Marius Bregas; un abonné de Belgique; M. de M.; Louis de Sibour; Tambouillard; Et. Schmitt, à Lyon; A. Neermann; E. E. V. P., à Lyon; Talk; Cotard; Leyendecker, à Vienne; P. Gregorio; baron Verrat-Caba; G.; Lucet; A. Larive; P. Vignol; un soldat du 32<sup>e</sup>; l'Œdipe du café de Morlaix; A. Neyronis, de Saint-G.; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; Crocozoff; J. de la Réoule; Em. Prouvot, à Roubaix; Marius Martin; Jul. Lub. Per.; A. Jars.

A. M. Ed. Penmetier. — Votre adresse, s. v. p.

A. M. Albert, à Bordeaux. — Vos solutions, s. v. p.

**PETIT GLOSSAIRE** (par ordre alphabétique) des quelques mots spéciaux employés dans la Méthode, les Règles, Exceptions, Tableaux et Figures de notre Labyrinthe, dont nous commençons aujourd'hui la publication :

**ARRIVÉE** (A →). — 64<sup>e</sup> carrefour occupé; il doit toujours se trouver (dans le cas de la chaîne rentrante qui nous occupe) à un seul pas de Cavalier du carrefour de départ, du côté opposé, soit sur la lisière, soit au centre, à celui adopté au départ.

**CARREFOUR DU LABYRINTHE.** — Point central de chaque case de l'Échiquier normal que nous baptisons ici : *Labyrinthe*, vu la similitude des innombrables routes à parcourir et des si nombreuses chances que l'on a de s'y perdre, si l'on ne se munit pas d'un Fil-Sauveur.

**CENTRE.** — Les 16 carrefours des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> périmètres. (Voir les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> tableaux.)

**CHAÎNE FERMÉE OU RENTRANTE.** — Lorsque le carrefour d'arrivée se trouve à un seul pas de Cavalier du carrefour de départ.

**CHAÎNE OUVERTE.** — Lorsque le carrefour d'arrivée s'en trouve à plus d'un pas.

**CLEFS.** — 43 à 33 voudra dire (pour les problèmes syllabiques) que le départ est à 43 et que, puisque 33 (2<sup>e</sup> carrefour à occuper) est sur la lisière, l'on doit faire de suite le tour de lisière et rentrer au centre après.

3 à 20 voudra dire que le départ est à 3 et que 20 étant au centre, l'on doit commencer par occuper les 4 carrefours du centre avant de faire le tour de lisière, et cela dans le sens indiqué par la ligne droite du 1<sup>er</sup> pas du Cavalier.

**DÉPART** (D →). — Le 1<sup>er</sup> carrefour occupé. (La situation respective des carrefours de départ et d'arrivée doit toujours être observée avec soin dès le commencement du parcours, car elle donne lieu à presque toutes les exceptions signalées.)

**LISIÈRE.** — Les 48 carrefours des 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> périmètres. (Voir les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> tableaux.)

**OBSTACLE.** — Carrefour qui ne peut être occupé, soit parce qu'il l'est déjà, soit qu'il doit être forcément réservé pendant le parcours et n'être occupé qu'en dernier.

**PARCOURS OU MARCHES.** — Suite des pas de Cavalier sur le Labyrinthe, donnant soit une chaîne ouverte, soit fermée.

**PÉRIMÈTRES.** — Les 4 contours du diagramme du Labyrinthe. (Voir les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> tableaux.)

**PIÈGES.** — Carrefours dangereux à occuper ou à ne pas occuper, suivant telle ou telle situation, et dont tous les cas sont prévus dans les règles ou exceptions.

## LE LABYRINTHE

OU L'A B C DE LA POLYGRAPHIE DU CAVALIER DES ÉCHECS

### PREMIÈRE PARTIE

Ne traitant que de la chaîne fermée ou rentrante, et cela sans lettres ni chiffres conventionnels, toujours difficiles à retenir, et qui rebutent trop souvent à première vue plus d'un commençant, même de bonne volonté.

Ce problème dit du Cavalier, qui consiste à occuper les 64 cases de l'Échiquier normal (cases que nous appellerons ici *carrefours*) par de simples pas de Cavalier, sans jamais passer deux fois par le même carrefour, ce problème, disons-nous, a préoccupé de tout temps les amateurs de recherches à la fois scientifiques et amusantes.

Des mathématiciens, tels qu'Euler et Vandermonde, s'y sont intéressés; l'un s'est servi, pour le résoudre, des mathématiques pures, et l'autre des figures géométriques produites par l'entre-croisement des lignes formées pendant le parcours.

Nous nous bornerons, dans une première série de cette première partie, à donner le moyen facile de résoudre ce problème de 256 manières différentes, par la seule exposition, d'une méthode très-simple, de quelques règles, de cinq exceptions seulement, de trois tableaux-guides et des quelques figures les moins faciles à exécuter. Sous peu nous donnerons de nouvelles séries de parcours qui compléteront cette première partie.

Plus tard, dans une seconde et peut-être une troisième

partie, nous aborderons de plus grandes difficultés; mais déjà l'on se sera familiarisé avec les premiers éléments de ce jeu, et l'on arrivera plus facilement à vaincre les autres côtés plus ardu, mais aussi plus attractifs, par les innombrables et charmants dessins symétriques que l'on pourra alors créer facilement et méthodiquement.

Mais à quoi bon, dira-t-on, apprendre ce jeu? Et quels peuvent bien être les résultats à obtenir après ces nombreux détours faits pour arriver à occuper les 64 carrefours du Labyrinthe?

Nous répondrons : Ceux de :

(La suite à quinzaine.)

## SOLUTIONS DU N° 1030

### 18 — ENFANTILLAGES

(Envoi d'un bon papa) — LES MOTS JUSTES

- |             |                                  |
|-------------|----------------------------------|
| 1. Bossuet. | 6. Lycurgue.                     |
| 2. Fénélon. | 7. Orphée.                       |
| 3. Virgile. | 8. Mnémosyne.                    |
| 4. Moïse.   | 9. La Renommée.                  |
| 5. Solon.   | 10. Les Dryades et Héra dryades. |

### 19. — MOTS CARRÉS

(Envoi de M. A. Neyronis, de Saint-Gobain)

MAMAN  
A VARE  
M A R I A  
A R I E N  
N E A N T

### 20 — DAMES

43 à 38

36 à 31

41 à 37

25 à 34

### 21 — SIMPLE QUESTION

(Envoi de M. Algrawal, à Paris)

	1 <sup>er</sup>	2 <sup>e</sup>	3 <sup>e</sup>	
Pièces pleines. . . . .	3	3	4	= 7
— demi-pleines. . . . .	4	4	5	= 7
— vides. . . . .	3	3	4	= 7
	7	7	7	

### 22 — ANAGRAMME

Les Pardons d'Auray, de Ploermel, etc.

Pradon,  
Pardon (grâce).

## SOLUTIONS JUSTES DU N° 1030

Les douze premiers : 1<sup>er</sup>, Bibi et Mini, à M.; — 2<sup>e</sup>, A. de B., à Alger; — 3<sup>e</sup>, les trois Ajax, à... (?); — 4<sup>e</sup>, Ixigrec, à Villers; — 5<sup>e</sup>, Grand café Serin, à Angers; — 6<sup>e</sup>, Ed. Penmetier, à Paris; — 7<sup>e</sup>, Cercle des orphéonistes, à Arras; — 8<sup>e</sup>, Clerville, à Paris; — 9<sup>e</sup>, H. D., à Douai; — 10<sup>e</sup>, G. E., r. de Milan, à Paris; — 11<sup>e</sup>, Camille-Sucré, à Paris; — 12<sup>e</sup>, Koudso-ley, à l'Écureuil.

Ont trouvé les cinq problèmes : Les B. J., à Paris; E. Poncet; Du Marais; Cartiehaud; Morétaud; café Quelquejeu; Ad. Tuinot; café de Nancy, à Pont-à-Mousson; Dr Héleret; F. G., rue du Helder; Kno; Lannay; G. E.; M. Vagliano; Demand; Mad; Pargade; Nicolas; Aria; capitaine Renéjol; Fillon; deux exilés; V. Larrieu, à Bordeaux; les Labadens de Dunkerque; deux jeunes filles, à Issoire; cercle Agramon; Marmen-teau; H. de C.; Corbineau; café divan, à Tarbes; M. de M.; Tambouillard; cercle musical d'Aubenas; cercle artistique de Montpellier; café de la Terrasse, à Rouen.

Ont trouvé quatre problèmes : E. Lefebvre; Tronche; Orbal; Blenet; Lecomte; Boule-d'Or; Lechesne; Great; Sontag; Beaumarchez; Caratsch; Thuzette; Iné; salon de la rue de Châteaudun; Le Bonchon; Reingral; Plaque; Rick; Biehère; café central, à Tarare; Megger; Dutaurin Ach. Prieur; Marialis; Benezech; café Bordier, à Paris; Tête-de-Fer; les Funnistes; A. Duret; Roméo et Juliette; Ch. Lefèvre; Roland et Roger; Lafon et Cordier; Cocherneau; le cercle de l'Union, à Vence; Em. Prouvot; Laurean; R. de Valauroys; F. Bret; Picciola; Mansbennel; Louis de Croze; café de la place d'Armes, à Roanne; Marie Burgod; L. de Sibour; Messire Satanas; café Convat, à Gogolin; F. E. V. P.; Pablio, à Hyères; plongeurs à cheval; café Parisien, à Bordeaux; Pyrus (14 ans); J. T., à Limoges.

Ont trouvé trois problèmes : la nièce du président P., à Orléans; R. de G.; Albert Chapuis; Astruc; café de l'Ambigu, à Paris; cercle militaire de l'avenue d'Orléans; Garnaud; Marie Tarneaux; E. Mignot; Oméga; grand café de Chambéry; Carivenc; le petit Agasson; café Pascal, à Apt; café de l'Alma, à Paris; Bourguignat; deux abrutis de la tour Saint-Gélin; P. M., à Nîmes; Kuntz; Et. Schmitt; A. de Lyne, à Elbeuf; Léopold de Chevrotigne (Belgique); Pigot; café de France, à Montpellier; Leyendecker, à Vienne; Pol Taillandier; cercle conservateur de l'Isle-sur-Doubs; Louis Langa; Guitard de Diennont; Paul Nerot; Hirschlerger; cercle de Saint-Louis-de-Gonzague, à Lille; P. R., à Vic.

Ont trouvé deux problèmes : cercle artistique de Remanvillers; E. Gari; J. V.; un salon du Berry; brasserie de Vienne; Dorsinfaut; Mlle Liliane; Dupuy; 1010; café de France, au Puy; café Elie, à Saint-Etienne; Cenacle du Louvre, à Aix; Marot; Dubois; Beau et Kahn; café Vivet, à Chambéry; Edmond Bataille, à Tours; J. Villatard; A. Ch., à Paris; A. L. P.; Largaier; E. F. G. B.

Ont trouvé un problème : Lottin; le frère de la Quille; Busaldi; café Montaigne, à Bordeaux; Revillon; Vital; J. Tom; Doyen; Pech; cercle de l'Union, à Valence; brasserie Muller, à Avignon; Argauves; café Leloup, à Rouen; E. Dufay; café des Colannes, à La Rochelle; café Hautier, à Genève; Tardieu; le père Adam; Robert; Fépoux; Mera; café Brunet, à Digne; le fou de Saint-Gemmes; café de la Belle-de-Mai, à Marseille; A. Bonnet; R. S., à Nantes; J. Rouget; café militaire, à La Rochelle; A. P.

à Genève; C. Fourmer; corderie centrale; Pinet; réunion des officiers; à Marseille; brasserie Simian, à Grenoble; café de la Jeune-France, à Gap; Meslin; les écrivains d'Oran; hôtel Saint-Nicolas, à Sainte-Menehould; café de Bellevue, à Châlons-sur-Marne; Louis Bouvet; cercle du Leman, à Vevey; les retardataires, à Mons.

Autres solutions justes de divers numéros

envoyées, à tort, directement au quai Voltaire, ou venant de l'étranger, trop tard pour être classées autrement :

Picciola; cercle du Château-la-Valière; Piat, à Amiens; Ruscino, à Constantinople; Mayaud; café Beaudenon, à Montargis; café de l'Union à Darney; café national, à Iain (Drôme); Ernest Farkoa, à Smyrne; X. Mann, à Mulhouse; X., à Reims; Bobichon; cercle Vauban, à Dijon; café Cazal, à Saint-Yrieux; Lefer; Emile Lehmann; café d'Orient, à Riom; café du Commerce, à Paris; un calicot; café Riche, à Marseille; café de l'École de Droit, à Bordeaux; café Clergues, à Sisteron; N. F., à Lyon; Pistache; Brossard, à Constantinople; Nouris; Richard Vuocino, à Constantinople; café Montaigne, à Bordeaux; Progress-Club, à Cette; Pol Taillandier; Ed. Plon; le cercle de la Jeune-France; Anna d'Esmond; A. Favory; C. Hautefeuille; Granger; café des bords du Rhin, à Paris; café Margueritat, à Bourges; l'Oédipe du café de l'Univers, au Mans; L. B., Lys les-Lanno; C. Levech, à Damas (Syrie); brasserie Montavon, à Mulhouse; E. C. de T.

P.-L.-B. SABEL.

PROBLÈME SYLLABIQUE DU CAVALIER

ci	ab	mon	de	ses	a	de	ve
eux	fe	da	nos	tout	ries	fee	eux
ject	eux	mon	et	au	mon	re	nom
con	ri	ne	est	gour	au	ci	ries
du	se	fit	ple	se	char	pre	nos
un	de	glo	mets	le	pro	re	pre
cond	lieu	re	per	peu	rend	ment	mier
ter	nom	un	chef	quon	la	duit	che

(On a supprimé les accents et les apostrophes.)

Prière d'adresser les solutions à M. Paul Journoud.

Nous recommandons à nos lectrices l'huile de Macassar, un produit dont le succès ne s'est jamais démenti. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure. L'huile de Macassar arrête la chute des cheveux, et offre encore cet avantage de prévenir la décoloration des cheveux. Demander le Rowland's Macassar Oil : à Londres, Hatton Garden, 20; à Paris, chez H. Waltersfield Lamar, 22, rue du Quatre-Septembre, et chez les parfumeurs de France.

Se défier des produits vendus sous le nom de Rowland's. Les flacons d'huile de Macassar sont recouverts de la signature : A. Rowland and sons, en encre rouge.

Nous recommandons particulièrement les Déjeuners du Grand-Hôtel : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. Diners de la Table d'hôte à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le Grand-Hôtel sont admises à ces deux tables.

Les plus jolies vases : M<sup>lle</sup> Printemps, Cerises Pompadour, Fraises au champagne, Lèvres de feu, Patte de velours.



**NEUFALINE** nettoie gants, étoffe, chapeaux d'hommes, 1 gr. flac. avec inst., 1 fr. 25. Chez les pharm<sup>es</sup> et princ. détail<sup>s</sup>, qui procureront au même prix. Vente en gros, 7, rue de Jouy, Paris.

**EAU d'OREZZA**, contre anémie, chlorose, gas- tralgies, etc. — Consulter les Médecins.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET C<sup>o</sup>  
quai des Augustins, 35.

- La Femme romaine, étude sur la vie antique, par M<sup>lle</sup> Clarisse Bader, 1 vol. in-8° . . . . . 7 50
- Histoire générale des Hongrois, par A. Selys, 2 vol. in-8° . . . . . 15 »
- La Philosophie en France au dix-neuvième siècle. Le socialisme, le matérialisme et le positivisme, par Ferraz, professeur à la Faculté de Lyon. 1 vol. in-8° 7 50
- Discours de MM. Charles Blanc et Camille Rousset à l'Académie. In-8° . . . . . 1 »
- Discours de MM. Gaston Boissier et Ernest Legouvé à l'Académie. In-8° . . . . . 1 »

**CACHEMIRE DE L'INDE** n<sup>o</sup> Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

**ANGLAIS** MÉTHODE ROBERTSON. M. HAMILTON ouvrira un nouveau Cours d'anglais, mardi 6 février, à 9 h, du soir, r. Chabanais, 8.

**BAIGNOIRE** antique en marbre A VENDRE — GIROUY, Fg Saint-Antoine, 75, Paris.

PAR SUITE D'EXPROPRIATION

LE DÉPOT DE

LA VELOUTINE VIARD

ci-devant place du Palais-Royal, est transféré 3 bis rue Auber.

LE JOURNAL des TIRAGES FINANCIERS

(7<sup>e</sup> année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris. Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions.

DIRECTEUR : CH. DUVAL, OFFICIER RETRAITÉ Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers. Paraît chaque dimanche — Liste des anciens tirages. Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.

ABONNEMENTS : Paris et Départements **3 FR. PAR AN**

Abonnement d'essai 3 mois, 1 fr.

L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE un beau **PORTFEUILLE FINANCIER** avec un Traité de Bourse de 200 pages.

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE M<sup>ME</sup> S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt : 37, Bd. Haussmann, Paris.

**ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE** SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF. Depuis 50 ans soulage instantanément, éloigne et guérit accès de GOUTTE et RHUMATISMES. Toutes Pharmacies. Mémoire médical gr<sup>is</sup> et fr. S'adr. dépôt gén<sup>l</sup> 14, r. de l'Échiquier, Paris.

**MACHINES À PLISSER** A TUYAUTES, b. s. g. d. s. Système Jacquemine perfectionnée par CRESPIN AÎNÉ.

**MACHINES À COUDRE** de tous systèmes, garanties deux ans.

**CRESPIN AÎNÉ** de Vidouville (Manche), dem<sup>t</sup> à Paris, 11, 13, 15, bd Ornano

**VENDE À CRÉDIT** MÉNAGE, TOILETTE, etc. — En Province les MACHINES à coudre, MACHINES à plisser et tuyautes sont expédiées à moitié paiement. A Paris on donne de plus grandes facilités. Envoi gratis et franco la brochure explicative.

**PÂTE ÉPILATOIRE** Supérieure aux poudres. Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Innocuité absolue. Pr. : 10 fr. M<sup>me</sup> DUSSEY, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1<sup>er</sup>, Paris.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

MAISON A PARIS BAC, 38

A adjuger, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 27 février 1877, midi. Revenu brut : 21,026 fr. 20 c. — Mise à prix : 200,000 fr. S'ad. à M<sup>e</sup> Georges Robin, not., boul. Sébastopol, 72.

Étude de M<sup>e</sup> LACOMME, avoué à Paris, 350, rue Saint-Honoré (successeur de M<sup>e</sup> Glandaz).

VENTE, au Palais de Justice, le samedi 10 février 1877, à 2 heures.

De douze **TERRAINS** propres à bâtir sis à PARIS, R. des FEULLANTINES, BERTHOULET et de l'ARBALETE.

Contenance : de 500 à 780 mètres. Mises à prix : de 7,000 à 20,000 fr.

S'adresser à M<sup>e</sup> Lacomme, poursuivant; Berryer, Cesselin, Vandewal e, B-noist, avoués; et au siège de la liquidation, rue des Feullantines, 69.

MAISON A PARIS S<sup>T</sup>-GILLES

A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des notaires de Paris, le 6 février 1877. — Contenance : 451 mètres. Produit : 15,430 fr. — Mise à prix : 140,000 fr. S'ad. à M<sup>e</sup> E. Jozon, notaire, r. Saint-Honoré, 302.

MAISON A PARIS, rue TROYON, n<sup>o</sup> 5,

A ADJUGER, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 6 février 1877. Revenu net : 5,700 fr. — Mise à prix : 70,000 fr. S'ad. à M<sup>e</sup> MICHELEZ, notaire, r. St-Ferdinand, 10.

VILLE DE PARIS Adjon, sur une ench., en la ch. des not.

DE PARIS de Paris, le mardi 6 février 1877, de

2 TERRAINS à PARIS, l'un de 625<sup>m</sup>. r. Ordener

(18<sup>e</sup> arr.), pr. la r. Clignancourt. Mise à prix (25 fr. le m<sup>2</sup>) : 15,695 fr.; — et l'autre de 276<sup>m</sup> 2, pi. Daumesnil (12<sup>e</sup> arr.), entre les rues Decaen et Raoul. Mise à prix (10 fr. le m<sup>2</sup>) : 2,765 fr. 20 c. S'ad. aux not. : M<sup>es</sup> Malot-Delaquerantonnais, 5, r. de la Paix, et J.-E. Delapalme, r. Auber, 11, dép. de l'ench.

Les Annonces et insertions sont reçues chez MM. L. AUBOURG et C<sup>ie</sup>, 10, pl. de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

MÉDAILLE d'ARGENT et de bronze, Diplôme de MÉRITE, Expositions

**ALCOOL DE MENTHE DE RICQLES**

TRENTE-CINQ ANS de succès, merveilleux pour la digestion, rafraîchit la bouche et réchauffe l'estomac, dissipe maux de tête et de nerfs, excellent aussi pour la toilette. Lyon, 9, cours d'Herbouville. — PARIS, 41, rue Richer, et chez les pharmaciens, épiciers, parfumeurs, etc.

**VIANDE, FER ET QUINA**  
L'aliment uni aux toniques les plus réparateurs

**FERRUGINEUX AROUD**  
au QUINA et aux principes solubles de la VIANDE  
RÉGÉNÉRATEUR DU SANG

Guérit sûrement : Chlorose, Fluxions blanches, épuisements, Appauvrissement ou Altération du Sang.  
5 fr. — Phie AROUD, à Lyon, et toutes Phies.

**SURDITÉ BRUITS** Doct. GUÉRIN, R. Valois, 17, Paris  
1<sup>h</sup> à 2<sup>h</sup>. — Pas d'opération. —  
Traite aussi par correspondance. — Guide du Traitement, 2 fr.

L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

Méthode de M<sup>mes</sup> Fabre et Gentilhomme

GUIDE LITTÉRAIRE ET MUSICAL A L'USAGE DES MÈRES DE FAMILLE ET DES MAISONS D'ÉDUCATION.

Cette publication est indispensable aux institutrices et aux mères de famille qui veulent surveiller elles-mêmes l'éducation de leurs enfants. Elle indique, jour par jour, la distribution du travail, les leçons à apprendre, les livres à consulter. Avec cette méthode, fruit d'une longue expérience, les progrès obtenus par M<sup>mes</sup> Fabre et Gentilhomme sont vraiment extraordinaires; aussi le succès s'est-il affirmé dès l'apparition des premières livraisons.

Les cours sont gradués, selon les différents âges. On peut se procurer immédiatement les cours suivants, qui ont été publiés du mois d'octobre 1874 à la fin de juillet 1876 et qui forment 6 volumes :

- Cours élémentaire (complet), 4 vol. in-4° . . . 6 fr.
- Cours primaire (complet), (1<sup>re</sup> année) . . . 6
- Cours primaire (complet), (2<sup>e</sup> année) . . . 12
- Cours secondaire (1<sup>re</sup> année), 1 vol. in-4° . 12
- Cours secondaire (complet), (2<sup>e</sup> année) . . 12
- Cours supérieur (1<sup>re</sup> année), 1 vol. in-4° . . 12

En cours de publication à partir du 1<sup>er</sup> octobre 1876 :

COURS SECONDAIRE (3<sup>e</sup> année).

Un an, 12 francs. — Six mois, 6 francs.

Les abonnés reçoivent chaque semaine une livraison. — Les abonnements courent du mois d'octobre 1876.

Envoyer le montant de l'abonnement ou des volumes en un mandat sur la poste à l'ordre de M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire, à Paris. — Avoir soin de bien désigner le cours que l'on désire recevoir.

LE SERPENT DE MER

Nous empruntons au journal *La Nature* cette curieuse gravure : *Les serpents de mer*. Car ils existent réellement ces monstres, dans les mers de l'Océanie, de l'archipel indien; mais ils ne mesurent jamais plus de deux à trois mètres de longueur, contrairement aux descriptions fantaisistes qu'on en a fait. Ces serpents sont très-venimeux et leur morsure est souvent mortelle. On voit souvent des animaux, des anatifes se fixer sur leur corps, et devenir ainsi les parasites du monstre marin.



Serpent de mer portant des anatifes fixés à son corps.

Gravure extraite de LA NATURE, par Gaston Tissandier. — G. Masson, éditeur.

temps d'apprendre. L'enseignement que l'on trouve dans ces livres se grave d'autant mieux dans la mémoire, qu'il est à la fois didactique et intuitif; les gravures, planches, cartes, chromolithographies dont ils sont accompagnés, offrent à notre vue les faits que le texte présente à notre entendement.

Généralement chaque volume est illustré par un seul et même dessinateur: la valeur scientifique des figures y perd un peu; certains artistes, parmi les plus habiles, ayant préféré puiser leurs compositions dans leur imagination féconde, que d'en rechercher les éléments dans les documents originaux; mais le mérite artistique y a gagné, chacun de ces ouvrages étant devenu un album marqué d'un sceau original par le dessinateur, comme l'auteur a imprimé au texte le cachet de sa personnalité.

Nos deux petites gravures sont extraites de l'un des volumes tout nouvellement publiés: les *Colosses*; ces colosses sont les statues gigantesques créées par la fantaisie humaine, depuis la statue chantante de Memnon jusqu'à la figure symbolique de la Liberté éclairant le monde. Ces gravures représentent l'aspect singulier de l'intérieur de la tête d'une autre statue colossale érigée à Munich, la *Bavaria*, dans laquelle on peut monter jusqu'à une hauteur de 24 mètres, comme dans un édifice ordinaire.

CHARLES BOISSAU.

LE COLOSSE DE LA BAVARIA

Qui ne connaît les petits in-18 à couverture bleue de cette charmante collection éditée par la maison Hachette? Chaque année le nombre des sujets étudiés se multiplie. A l'heure actuelle, 69 volumes composent cette encyclopédie familière destinée à l'instruction autant qu'à la récréation de la jeunesse « non de l'enfance » et où plus d'un homme mûr trouve souvent, condensés sous une forme abrégée, et présentés d'une manière agréable, une foule d'anecdotes caractéristiques, et d'intéressants et utiles renseignements depuis longtemps oubliés par lui, ou que même il n'a pas eue



FACE.



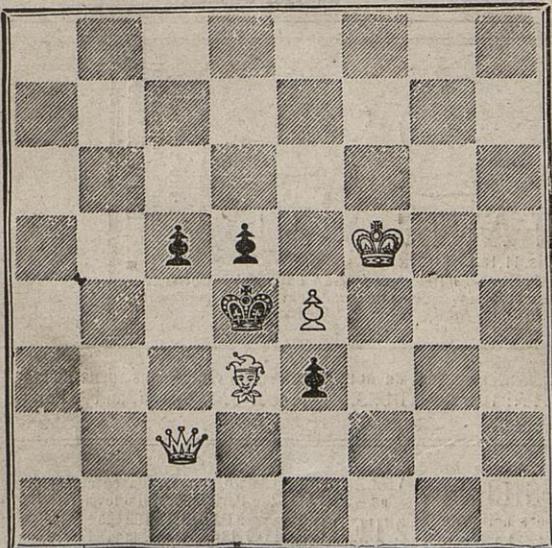
COTÉ POSTÉRIEUR.

L'intérieur de la tête de la statue de la Bavaria, à Munich.

Gravures extraites des *Colosses*, de la BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES. — Hachette, éditeur.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 641, COMPOSÉ PAR C. W. DE SUNBURY



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 639.

- 1. R 2 C
- 2. D 2 FD, échec
- 3. D 5 ou 8 F, ou 2 TR, suivant le coup joué par les Noirs, échec et mat.
- 1. R pr. C (Var)
- 2. ad libitum

(A)

- 1. R 2 R ou 3 F
- 2. D 7 CR ou 2 FD, échec et mat le coup suivant.

(B)

- 1. F pr. C
- 2. ad libitum.
- 3. D 7 D ou 8 FR, échec et mat.

(C)

- 1. F 2 R
- 2. ad libitum.
- 3. D 5 F ou 2 T, échec et mat.

(D)

- 1. F 2 C
- 2. R ad libitum
- 3. D 3 TD ou F 5 C, échec et mat.

(E)

- 1. F 3 F
- 2. D 2 FD, et mat le coup suivant.

Solutions justes : MM. F. Signoud; Fresco de Lille; A. Vancouyghem; Misselieux; Ehiwein, sous-lieutenant au 1<sup>er</sup> de ligne; le café du Palais, à Paris; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; L. de Croze; le café Dumas, à Privas; Edm. Leger; le café Central, à Péronne; le capitaine Dubois; Terrasson; Renoir; le Cercle des officiers, au Havre; le docteur A. Michalski; les amateurs du café de la Rotonde, à Limoges; le nouveau Cercle des échecs, à Chalindrey; Germain, à la Chauvinière; Kassioiph.

Les solutions commençant par D 3 D ont leur réputation dans la variante (D).

Autre solution juste du problème n° 638 : Le café Central, à Péronne.

PAUL JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Le Puy-de-Dôme, avec son observatoire atmosphérique, rendra grand service à la science.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.